

Dossiers lord Byron

N°14
Byron à Venise



Sommaire :

Introduction (p. 3)

Suivez le guide : Venise vue par Byron (p. 31)

Venise dans les poèmes de Byron : (p. 35)

“Venise. Un fragment” (p. 36)

“Venise. Une ode” (p. 36)

Byron à Venise : trois témoignages :

Richard Belgrave Hoppner (p. 39)

Thomas Moore (p. 41)

Margherita Cogni (p. 43)

Dossiers lord Byron.

ISSN 2496-3569

N°14, octobre 2017.

Rédaction et traduction : Davy Pernet.

Mise en page et iconographie : Éditions Fougereuse. Publié en France.

Site : www.editionsfougereuse.com / contact : editionsfougereuse@yahoo.fr .

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation réservés.

Note éditoriale

Après l'abbaye de Newstead, ce nouveau Dossier se penche sur un des hauts lieux attachés à la vie et à l'œuvre de Byron : Venise, ville unique entre toutes, qui hanta l'imaginaire du poète depuis son enfance. Mettant à contribution sa correspondance ainsi que des témoignages directs, il retrace avec autant de précision possible les quatre années qu'il y passa, indiquant quelle existence il y mena, en quelle compagnie, et dans quel état d'esprit. Une place importante est accordée à la légende née de ce séjour.

Le thème de ce Dossier en recoupant de nombreux autres déjà traités dans de précédents numéros (Teresa Guiccioli, les Shelley, *Don Juan*...), nous avons préféré effectuer des renvois plutôt que de trop nous répéter. Rappelons que nous avons toujours pensé cette revue comme une encyclopédie byronienne, ce qu'elle est effectivement devenue, numéro après numéro.

Illustrations

Couverture : [Byron accueilli par Margherita Cogni] ; *Œuvres complètes de lord Byron* (10^{ème} éd.) ; trad. A. Pichot ; Furne, Paris, 1838.

P. 6. "Lord Byron and Marianna Segati", par William Drummond ; coll. F. Dumas, avec nos remerciements.

P. 8. "Italie, Venise : la sortie du théâtre de la Fenice" ; coll. D. P.

P. 10. [La comtesse Albrizzi] : *Notizia intorno Isabelle Teotochi Albrizzi* ; Antonelli, Venise, 1837.

P. 11. [Byron apprenant l'arménien] : Rév. J. Issaverdenz : *The Island of San Lazzaro, or the Armenian monastery, near Venice* ; Armenian typography of San Lazzaro, Venise, 1875.

P. 14. "Beppo", par Richard Westall ; *Œuvres complètes de lord Byron* (6^{ème} éd.) ; trad. A. Pichot ; Ladvoat et Delangle, Paris, 1827.

P. 15. [Margherita Cogni saisissant un couteau], par Tony Johannot ; *Œuvres complètes de lord Byron* (6^{ème} édition) ; trad. A. Pichot ; Ladvoat et Delangle, Paris, 1827.

P. 17. "Mocenigo palace, Venice ; the residence of Lord Byron", par Samuel Prout ; Thomas Roscoe : *The Tourist in Italy* ; Jennings & Chaplin, Londres, 1831.

P. 21. "Marino Faliero", par Alfred Johannot ; *Œuvres complètes de lord Byron* (11^{ème} éd.) ; trad. A. Pichot ; Furne, Paris, 1842.

P. 23. "Les deux Foscari", par Achille Devéria ; *Œuvres de lord Byron* [trad. P. Paris] ; Librairie universelle, Paris, 1840 ; t. 4.

P. 26. "Lord Byron's room in the Palazzo Mocenigo [sic]", par William Lake Price ; coll. D. P.

P. 32. [L'escalier des Géants], par Tony Johannot ; *Œuvres complètes de lord Byron* (6^{ème} éd.) ; trad. A. Pichot ; Ladvoat et Delangle, Paris, 1827.

P. 44. "La Fornarina" ; collectif : *L'Italie pittoresque* ; Costes, Paris, 1834.

Indications bibliographiques

"Souvenirs de la comtesse Albrizzi sur lord Byron" ; *Revue britannique*, t. 22, jan. 1829.

"Lord Byron's palace, at Venice" ; *The Mirror*, n°476, 12 fév. 1831.

Edgar Poe : "The visionary" ; *Godey's lady's book*, jan. 1834 ; repris sous le titre "The assignation" ; *Broadway journal*, juin 1845. Trad. fr. : *Œuvres* ; tr. de Jean-Marie Maguin et Claude Richard ; "Bouquins", Robert Laffont, Paris, 1989.

François Ancelot : *Lord Byron à Venise* ; Marchant, Paris, 1834.

Rév. J. Issaverdenz : *The Island of San Lazzaro, or the Armenian monastery, near Venice* ; Armenian typography of San Lazzaro, Venise, 1875.

George Eric Mackay : *Lord Byron at the Armenian convent* ; Office of the "Poliglotta", Venise, 1876.

Mazzareno Managhetti : *Lord Byron a Venezia* ; G. Fabbris di S., Venise, 1910.

Jean de La Hire : *À Venise, dans l'ombre de Byron* ; "Les voyages passionnés", Albin Michel, Paris, 1915.

Père Mesrop Djanachian : *Lord Byron à Saint Lazare* ; Mechitar, Venise, 1961.

Rosella Mamoli Zorzi : "Lord Byron e Venezia" ; *Ateneo Veneto*, n°175, 1988.

Collectif : *Byron e la cultura veneziana* ; I.T.E., Dolo, 1989.

Tony Tanner : *Venice desired* ; Blackwell, Oxford, 1992.

Gregory Dowling : *In Venice and the Veneto with Lord Byron* ; Supernova, Venise, 2008.

Introduction : En plongeant dans un tourbillon

Une des particularités de Byron fut de marquer durablement les lieux qu'il habita, d'y laisser errer une part de lui, comme un fantôme. Même s'il ne fut pas la seule célébrité à s'y arrêter, ces lieux restèrent indissociables de sa personne et de son œuvre. Venise, qui à travers les siècles fascina tant d'artistes et d'écrivains, ne fait pas exception : il n'est pas un guide, pas un livre d'histoire, qui ne manque de rappeler tel épisode cocasse de l'existence dissipée qu'il y mena, ni que ce fut en ce lieu si singulier qu'il conçut son œuvre la plus singulière, *Don Juan*.

Entre novembre 1816 et décembre 1819, Byron passa à Venise un peu moins de deux ans et demi, soit le séjour le plus long de ses neuf années d'exil, et le plus stable depuis son enfance. Nulle part ailleurs il ne ressentit une aussi sincère adéquation : au lieu de vivre en retrait comme il l'avait fait à Genève et comme il allait le faire de nouveau à Pise ou à Gênes, il se mêla avec bonheur à la société vénitienne, se montra curieux de son histoire et de ses coutumes. Cette imprégnation eut deux conséquences inattendues et capitales : en le libérant du fardeau de son mariage raté, elle rendit possible son histoire d'amour avec Teresa Guiccioli, la plus longue et la plus apaisée de sa vie ; en l'initiant à une tonalité nouvelle et en lui soufflant certaines anecdotes, elle lui inspira plusieurs poèmes importants qui constituèrent un tournant dans son œuvre.

Premier séjour (novembre 1816-avril 1817)

1. « La plus verte des îles de mon imagination. »

Byron n'arriva pas par hasard à Venise ; dès avril 1816 il avait prévu d'aller en Italie, et il savait que la cité des doges serait une étape de son périple. Depuis toujours, il n'avait cessé de s'en faire une idée fantasmée forgée au gré de ses lectures. Une des choses qui ravissaient Byron était de marcher sur les pas de ses prédécesseurs, de retrouver dans les paysages qu'il traversait les livres qu'il admirait et qui avaient contribué à former son imaginaire. En Grèce, il s'était efforcé de retrouver les lieux consacrés par les classiques ; en Suisse, il avait sciemment cherché les décors de *La Nouvelle Héloïse*. Il ne cachait d'ailleurs nullement ses penchants au tourisme littéraire le plus commun, ne manquant jamais au contraire de consacrer des strophes ou des poèmes entiers aux écrivains qui incarnaient selon lui l'esprit des lieux.

Cette approche livresque s'appliquait également à Venise. Byron le reconnut dans une strophe du quatrième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold*, composé durant l'été 1817 :

Je l'ai aimée depuis mon enfance ; elle fut pour moi comme une citée féerique de mon cœur,
sortant comme des colonnes d'eau de la mer, de la joie le séjour, et de la richesse le marché ; et
l'art d'Otway, de Radcliffe, de Schiller, de Shakespeare*, avait gravé son image en moi [...].
(St. 18.)

Et pour être tout à fait clair, il précisait en note : « *Venise préservée* ; *Les Mystères d'Udolphé* ; *Le Visionnaire*, ou *L'Arménien* ; *Le Marchand de Venise* ; *Othello*. »

En privé pourtant, il se montrait plus nuancé. Tout en ayant marqué sa dette — « C'est un lieu poétique ; et classique, pour nous, grâce à Shakespeare et Otway », écrivait-il à Thomas Moore ⁽¹⁾ —, il regrettait qu'Otway n'eût pas préféré l'histoire de Marino Faliero (dont il fera lui-même une tragédie en 1820) à celle qu'il développa dans *Venise préservée*, et reprochait à Shakespeare d'avoir manqué d'authenticité : « Je déteste les choses qui ne sont que fiction & donc le *Marchand* & *Othello* — n'éveillent pas de forts échos en moi — mais *Pierre* oui — même les constructions les plus aériennes devraient toujours avoir un fondement dans les faits — et la pure invention n'est que le talent des menteurs. » ⁽²⁾ De toutes ces œuvres se déroulant à Venise, *Le Visionnaire* de Schiller était celle qu'il préférait ; il la décrivait ainsi à son éditeur : « Un roman qui fit un grand effet sur moi quand j'étais un petit garçon — [...] je n'ai jamais traversé la place St Marc au clair de lune sans y penser. » ⁽³⁾

Dès le 15 octobre 1816, de passage à Milan, il prévoyait d'aller à Venise. Quatre jours avant d'y parvenir, il annonçait déjà qu'il y passerait l'hiver. Il est clair qu'au départ, il s'agissait seulement pour lui, et pour son ami Hobhouse qui l'accompagnait, de découvrir les fameux canaux et les beautés architecturales d'une ville universellement vantée. Hormis une envie palpable de voir par lui-même le

carnaval, rien ne laisse deviner qu'il portait alors le moindre intérêt à la société vénitienne. Sous bien des points, Venise fut une vraie bonne surprise pour lui.

Byron et Hobhouse arrivèrent à Venise dans l'après-midi du dimanche 10 novembre 1816, par la route de Padoue. Après avoir dîné dans une petite auberge à l'extérieur, ils laissèrent leurs affaires à leurs serviteurs et c'est à bord d'une gondole, sous une pluie battante, qu'ils découvrirent la ville, suivant l'inverse du Grand Canal. Comme il pleuvait et que la nuit commençait à tomber, ils ne virent pas grand-chose ce soir-là, hormis le pont du Rialto que leur signala leur gondolier. Sans doute parce qu'ils étaient Anglais, celui-ci les conduisit à l'hôtel Gran Bretagna, situé dans le Palazzo Farsetti, où ils louèrent des chambres. Hobhouse conserva pour nous un peu de leurs premières impressions dans son journal :

L'hôtelier nous parlait anglais — nous nous sommes trouvés très bien installés, avons bu du thé, parlé de notre arrivée dans cette ville extraordinaire, qui pour ses vestiges vient juste après Athènes et Rome — étant en outre la source de notre Shakespeare, ce qui nous la rend classique — et nous sommes allés nous coucher tôt comme d'habitude. ⁽⁴⁾

Les premiers jours, les deux amis partirent à la découverte de la ville. Il faut rappeler que la Venise qu'ils découvraient alors n'avait plus rien de commun avec l'orgueilleuse république qu'elle avait été pendant tant de siècles. Le dernier Doge, Lodovico Manin, avait abdiqué en 1797 à l'arrivée de Bonaparte. La ville et ses territoires avaient ensuite été partagés entre la France et l'Autriche, jusqu'à ce que le même Bonaparte, devenu Napoléon I^{er}, la reprenne en 1805, pour la perdre de nouveau définitivement après Waterloo. En cet hiver 1816, elle était sous le contrôle d'un gouverneur autrichien, le comte Peter von Goëss. La ville avait perdu presque un tiers de ses habitants au cours des vingt-cinq dernières années. La vie sociale et festive s'était réduite à quelques salons, mais il restait encore assez de théâtres et d'opéras où passer d'agréables soirées, comme les deux amis s'en rendirent rapidement compte.

Les 11, 12, et 13 novembre, ils commencèrent leur visite par les lieux emblématiques. La journée du 11 débuta de manière cocasse : s'étant fait conduire jusqu'à la place Saint-Marc, ils tombèrent sur un individu qui se proposa spontanément de les guider ; son chapeau à la main, celui-ci leur expliqua bientôt qu'il était noble. Choqués de l'indignité de la situation, les deux visiteurs le supplièrent de remettre son chapeau et Byron se sentit obligé de lui donner deux francs. La suite fut contée par Hobhouse :

À l'instant où cet acte de charité fut accompli, le laquais, Zanetto, nous dit : « C'est le plus grand *birbone* de Venise — il a été arrêté deux fois ici pour s'être fait passer pour un gentilhomme » — « Grands dieux ! Pourquoi ne nous l'avez-vous pas dit ? » — « Oh, répondit Zany, ces types sont capables de tout, et je n'ai pas eu le temps de vous faire signe. » ⁽⁵⁾

Débarrassés du *birbone* (*coquin*), ils firent le tour de la place, découvrant la basilique Saint-Marc, et sans doute le Palais des Doges, le Pont des Soupirs et les prisons (ni le journal de Hobhouse ni la correspondance de Byron ne sont clairs quant au déroulement exact des visites). Ils se firent ensuite conduire à l'île du Lido, d'où Byron put voir pour la première fois l'Adriatique. Ils rentrèrent au soleil couchant, dînèrent et allèrent au théâtre voir une pièce « mal jouée — burlesque et obscène » d'après Hobhouse.

Le 12, ils enchaînèrent par la visite de la bibliothèque Marciana, située à cette époque au sein même du Palais des Doges, dans la salle du Grand Conseil. L'abbé Morelli leur fournit toutes les explications voulues sur les sculptures, les peintures et les ouvrages qu'abritait ce lieu ; c'est sans doute de sa bouche que Byron entendit parler pour la première fois de la conjuration ratée du doge Marino Faliero. La soirée se termina de nouveau au théâtre.

Le 13, après avoir reçu la visite du docteur Aglietti, qui s'assura l'amitié de Byron en le qualifiant de « premier poète d'Angleterre » (Byron le lui rendit ultérieurement, en disant de lui qu'il était « le meilleur médecin non seulement de Venise, mais de l'Italie » ⁽⁶⁾), les deux hommes partirent découvrir l'île de Saint-Lazare. Depuis 1717, un couvent de moines arméniens mekhitaristes s'y était installé et tâchait de propager la foi orthodoxe en publiant des ouvrages. Le couvent fut le seul à ne pas être fermé par Napoléon, du fait de cette activité culturelle. Comme nous le verrons, ce lieu allait jouer un rôle inattendu dans la vie de Byron au cours des mois suivants.

Byron fut quasiment muet sur ce premier contact avec la ville. Pourtant, beaucoup des sites qu'il visita lors de ces trois jours reparurent dans les œuvres vénitienes qu'il composa à partir de l'année suivante : le Palais des Doges évidemment, ainsi que l'Escalier des Géants, qui servirent de décor à

ses deux tragédies vénitienes *Marino Faliero* et *Les Deux Foscari*, mais aussi le Pont des Soupirs, immortalisé dans le vers qui ouvre le quatrième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold*. Il ne fait aucun doute que le charme opéra. Dès le 17, il annonçait à Moore :

« Mon intention est de rester à Venise durant l'hiver, probablement, puisqu'elle a toujours été (après l'Orient) la plus verte des îles de mon imagination. Elle ne m'a pas déçu ; bien que son évident déclin pourrait, peut-être, avoir cet effet sur d'autres. Mais j'ai trop l'habitude des ruines pour être rebuté par la désolation. »⁽⁷⁾

Et la semaine suivante, écrivant à Murray, il confirmait avoir été conquis :

Venise me plaît autant que je l'espérais — et j'en espérais beaucoup — c'est un de ces lieux que je connaissais avant de les avoir vus — et qui m'a toujours beaucoup hanté — après l'Orient. — J'aime la sombre gaieté de leurs gondoles — et le silence de leurs canaux — l'évident déclin de la ville ne me déplaît même pas — bien que je regrette la singularité de son costume disparu — même s'il en reste bien assez ; — le Carnaval aussi arrive. — St Marc — et bien sûr Venise — sont très vivants la nuit — les théâtres ne sont pas ouverts avant *neuf heures* — et les gens ont des retards en proportion — tout ceci est à mon goût —⁽⁸⁾

À ce stade, Venise n'était dans l'esprit de Byron qu'une étape de plus dans un voyage destiné à lui faire oublier ses tracas domestiques. En janvier 1817, il envisageait encore de rentrer en Angleterre pour le printemps. Mais la ville recelait plus d'un charme capable de le retenir...

2. « *Mon amorosa.* »

Le 14 novembre, les deux amis quittèrent l'hôtel pour s'installer dans des logements privés, moins chers et plus discrets. Hobhouse loua un petit meublé Calle di Avvocati, Byron partit s'installer dans un vaste appartement situé dans la Frezzeria, une ruelle proche de la place Saint-Marc. Ce choix fut décisif dans son histoire avec Venise. Le propriétaire, un riche drapier nommé Segati, avait une jeune épouse dont Byron s'éprit aussitôt et qui devint rapidement (moins de dix jours après son installation) son amante. Cette idylle fut un prisme idéal pour le poète :

J'ai trouvé un très bel appartement dans la maison d'un « Marchand de Venise », qui est très pris par son commerce, et a une femme dans sa vingt-deuxième année. Marianna (tel est son nom) a dans son apparence tout de l'antilope. Elle a les yeux larges et noirs des Orientaux, avec cette expression particulière qu'on voit rarement parmi les Européens — même les Italiens — et que beaucoup de femmes turques se donnent en se teignant les paupières — un art inconnu hors de ce pays, je crois. Cette expression, elle l'a *naturellement* — et quelque chose de plus. Bref, je ne puis décrire l'effet de cette sorte d'yeux — du moins sur moi. Ses traits sont réguliers, et plutôt aquilins — la bouche petite — la peau claire et douce, avec une sorte de couleur fiévreuse — le front remarquablement beau ; ses cheveux ont un lustre sombre, bouclés, et de la couleur de lady J** ; sa silhouette est alerte et jolie, et c'est une fameuse chanteuse — scientifiquement parlant ; sa voix au naturel (dans la conversation, je veux dire) est très suave ; et la naïveté du dialecte vénitien est toujours plaisante dans la bouche d'une femme.⁽⁹⁾

Cette liaison, qui se prolongea jusqu'en mars 1818, contribua à la fois à renforcer l'attachement de Byron à Venise et le réconcilier avec la vie sociale. En Suisse, il avait vécu à l'écart, fuyant les trop nombreux et trop curieux voyageurs britanniques ; à Venise, il allait enfin pouvoir se mêler à ses semblables sans être harcelé de questions embarrassantes. Bien que les Segati aient été suffisamment aisés pour paraître dans les salons, comme Byron le rapporte lui-même dans ses lettres, il semble qu'il ne se soit guère montré en public en compagnie de Marianna ; elle l'accompagna cependant à La Mira durant l'été 1817. C'est avec elle que Byron expérimenta le rôle de *cavaliere servante*, coutume à la fois désuète et hypocrite qui l'étonnait grandement et qu'il ne cessa de commenter dans sa correspondance et dans *Beppo*. Contre toute attente, il s'y soumit moins avec Marianna qu'il ne le fit plus tard avec Teresa Guiccioli, et sut mettre les points sur les i dès le début : « J'ai dit à ma belle — en partant — que quant à l'amour et au fait d'être Cavalier — j'étais plutôt d'accord — *mais quant à la servitude* — cela ne me conviendrait pas du tout — alors je l'ai priée de ne plus rien entendre à ce sujet. »⁽¹⁰⁾ Bien qu'il eût déjà une fille de Marianna, le Signor Segati fut plus coulant que le Comte Guiccioli sur ces délicates questions et ne posa apparemment aucun problème au poète.

Ponctuée de quelques anecdotes amusantes, l'idylle se déroula dans le calme et dans une bonne entente. Ce premier amour vénitien permit à Byron d'oublier au moins provisoirement son mariage raté et l'inconfortable liaison avec Claire Clairmont (voir les Dossiers n°13 et 11). Byron se montra assez épris de Marianna pour faire faire son portrait en février 1817 (celui-ci semble avoir disparu), et il ne cessa de multiplier les éloges à son sujet. Bien entendu, l'aspect charnel de cette liaison ne fut pas négligeable — « Je peux en outre la voir & faire l'amour avec elle à toute et à n'importe quelle heure », confiait-il ⁽¹¹⁾ —, mais ses sentiments furent apparemment sincères :

Ma flamme (ma « donna », dont je vous ai parlé dans ma précédente épître, ma Marianna) est toujours ma Marianna, et je suis pour elle — ce qui lui plaît. C'est de loin la plus belle femme que j'aie vue ici, et la plus digne d'être aimée que j'aie jamais rencontrée — mais aussi l'une des plus singulières. [...] Si être amoureux d'elle m'a blindé ou non, je ne le sais pas ; mais je n'ai pas vu beaucoup d'autres femmes qui semblaient jolies. La noblesse, en particulier, est une race triste à voir — la petite noblesse un peu mieux. ⁽¹²⁾



Byron et Marianna Segati.

Avoir une amante vénitienne constituait pour lui un défi nouveau, qui exigea de lui quelques adaptations. Il lui fallut d'abord s'habituer à la configuration des lieux :

Tu peux facilement deviner que je ne brille pas du tout pour ce qui touche aux manières — tellement peu — qu'au lieu de tenir la main de la Dame, comme il était de mon devoir, jusqu'à la Gondole — j'ai été à deux doigts de la conduire dans le Canal — et ceci à minuit — pour sûr la nuit était noire comme du bitume — mais si tu avais pu voir la gravité avec laquelle j'allais la mettre à l'eau — pensant tout le long à des choses et d'autres sans aucun rapport ; — j'oublie toujours que les rues sont des canaux — et j'allais la mener droit dans l'eau — si les serviteurs & les Gondoliers ne m'avaient pas réveillé. ⁽¹³⁾

Il lui fallut également affronter certaines situations embarrassantes, mêlant à la fois, dans une théâtralité typiquement italienne, la tragédie et le vaudeville. Heureusement, s'il connaissait encore mal l'Italie, Byron connaissait bien les femmes.

Il y a quelques jours un gondolier m'apporta un billet sans signature, me faisant part du souhait de son auteur de me rencontrer en gondole, ou sur l'île de San Lazaro [*sic*], ou en un troisième lieu de rendez-vous, indiqué sur le mot. « Je connais bien les mœurs de cette con-

trée » — à Venise « les femmes laissent voir au Ciel les fredaines qu'elles n'osent pas montrer » &c. &c. ; aussi, pour toute réponse, je répondis qu'aucun des trois lieux ne me convenait ; mais que je serais soit chez moi à dix heures du soir *seul*, soit au ridotto à minuit, où l'auteur pourrait me rencontrer masqué. À dix heures j'étais chez moi et seul (Marianna était partie avec son mari à une *conversazione*), quand la porte de mon appartement s'ouvrit, et s'avança une fille de belle apparence et (pour une Italienne) *blonde*, d'environ dix-neuf ans, qui m'informa qu'elle était mariée au frère de mon *amorosa*, et qui souhaitait avoir une conversation avec moi. Je lui fis une réponse décente, et nous parlâmes un peu en italien et en romain (sa mère étant une grecque de Corfou), lorsque soudain ! après quelques minutes entre, à ma plus grande surprise, Marianna S, *in propria persona*, et après avoir poliment présenté ses respects à sa belle-sœur et à moi, sans dire un mot saisit ladite belle-sœur par les cheveux, et lui infligea quelque chose comme seize gifles, lesquelles eussent blessé vos oreilles par leur seul écho. Je n'ai pas besoin de décrire les cris qui s'ensuivirent. L'infortunée visiteuse prit la fuite. Je saisis Marianna qui, après plusieurs efforts pour s'extirper à la poursuite de l'ennemie, fut bientôt prise de convulsions dans mes bras ; et, malgré les appels à la raison, l'eau de Cologne, le vinaigre, une demi-pinte d'eau, et Dieu sait quelles liquides en plus, elle continua jusqu'à minuit passé.

Après avoir damné mes serviteurs pour laisser entrer les gens sans me prévenir, je découvris que Marianna le matin même avait vu la gondole de sa belle-sœur près du perron, et, suspectant que cette apparition n'augurait rien de bon pour elle, soit était rentrée de son propre chef, soit avait été suivie par ses servantes ou par un espion de sa famille jusqu'à sa *conversazione*, d'où elle revint pour perpétrer cette acte de pugilat. J'avais déjà vu des accès de rage avant, et quelques petites scènes du même genre sur en en dehors de notre île : mais ce ne fut pas tout. Après environ une heure entra, — qui ? eh bien, le Signor S, son seigneur et mari, et il me trouve avec sa femme évanouie sur le sofa, dans un parfait état de confusion, les cheveux et les coiffes en désordre, des mouchoirs, des sels, des flacons odorants — et la dame aussi pâle que la cendre, inconsciente et immobile. Sa première question fut : « qu'est-ce que tout cela ? » La dame ne put répondre — alors je le fis. Je lui dis que l'explication était la plus simple du monde ; mais qu'en même temps il serait aussi bien qu'il récupère sa femme — et elle, au moins ses sens. Ceci arriva à propos avec les soupirs et la respiration.

Inutile de vous inquiéter — la jalousie n'est plus à l'ordre du jour à Venise, et les poignards sont démodés. ⁽¹⁴⁾

Malgré cela, la liaison de Byron avec Marianna lui permit de tourner le plus agréablement et le plus efficacement du monde la triste parenthèse de 1815-1816. Elle lui permit de retrouver la sérénité et, très vite, l'inspiration. À son ami Douglas Kinnaird, le poète alla même jusqu'à confier : « Ce dernier mois a été l'un des plus agréables — & en outre le plus calme — dans mon souvenir. » ⁽¹⁵⁾

3. « Des masques de toutes sortes. »

En dépit de cette source de distraction, Byron et Hobhouse continuèrent à se voir. Ils dînèrent souvent ensemble dans des trattorias telles que La Luna ou Il Pellegrino (un nom particulièrement approprié), et allèrent ensemble voir un grand nombre de spectacles au théâtre San Benedetto ou à la célèbre Fenice. Les pièces, opéras, et ballets auxquels ils assistèrent ne séduisirent guère Hobhouse. Byron en revanche se montra plus ouvert, et s'il ne fut pas toujours dithyrambique au sujet des spectacles, il apprécia chaleureusement l'ambiance qui régnait dans ces théâtres, et salua leur confort ainsi que la splendeur de leurs décorations :

Le théâtre de la Fenice (qui ouvre ce jour-là pour le Carnaval), à propos, est le plus beau que j'aie jamais vu — il bat à plate couture nos théâtres en beauté & en décors — et ceux de Milan & de Brescia s'inclinent devant lui. — L'Opéra et ses Syrènes ressemblaient tout-à-fait aux autres opéras & femmes — mais le sujet dudit Opéra était quelque chose d'édifiant — cela tournait — l'intrigue & sa conduite — autour d'un fait raconté par Tite-Live — à propos de cent-cinquante dames mariées ayant *empoisonné* cent-cinquante époux au bon vieux temps — les célibataires de Rome crurent que cette mortalité extraordinaire était simplement l'effet du mariage ou de la peste — mais les Benoîts survivants ayant tous été pris de coliques se penchèrent sur le problème — et trouvèrent que « leurs laits au vin avaient été drogués », ce qui généra un grand scandale et plusieurs poursuites en justice. — Tel est vraiment & sincè-

rement le sujet d'une pièce musicale à la Fenice — & vous ne pouvez imaginer quelles jolies choses sont chantées & récitées autour du « horrenda strage » ; la conclusion faisait que la tête d'une Dame était sur le point d'être coupée par un licteur — mais (je suis désolé de le dire) il la lui laissait — et elle se levait & chantait un trio avec les deux Consuls — le Sénat à l'arrière-plan faisant le chœur. — Ce ballet ne se distinguait par rien de remarquable — sauf que la principale danseuse entra en convulsion parce qu'elle avait été applaudie à son entrée — et le directeur s'avança pour demander s'il y avait « à tout hasard un médecin dans le théâtre » — il y en avait un, grec, dans ma Loge, et j'aurais bien aimé qu'il proposât ses services — étant sûr que dans ce cas les convulsions qui troublaient la Ballerine eussent été les dernières — mais il ne voulut pas. ⁽¹⁶⁾



Le théâtre de la Fenice.

Les pièces ou opéras auxquels Byron et Hobhouse assistèrent durant ce premier mois à Venise furent de genres très variés. Certaines œuvres sont difficiles à identifier (dans son journal, Hobhouse mentionne des titres tels que *Genséric, roi des Vandales* ou *L'Évasion de Charles IV*). D'autres sont plus connues, tel que le *Tancredi* de Rossini, qu'ils virent cinq fois au moins entre le 7 novembre et le 1^{er} décembre, ou l'*Aristodème* de Monti. Byron, après le départ de son ami, en vit bien davantage, mais n'indiqua que rarement leurs titres.

Un certain ton de nostalgie transparait dans les passages de sa correspondance où il évoque les pièces vues à Venise. Après toute une année de privation, Byron pouvait enfin fréquenter les théâtres et renouer avec un art qu'il appréciait sincèrement. À la mi-décembre, il fit part de son enthousiasme pour une pièce qu'il avait vue quelques années plus tôt en Angleterre :

Il y a quelques nuits — j'ai vu au théâtre une traduction du « conte mystérieux » d'Holcroft ainsi qu'une farce — la *même* d'ailleurs dont Dibdin avait traduit un acte & vous un autre — ça parlait d'un Usurier se faisant passer pour un père — et qui n'avait pas marché à D L [Drury Lane]. Je trouve que c'était mieux joué ici que là-bas. ⁽¹⁷⁾

Quelques jours plus tard, il racontait à Moore une autre représentation :

L'autre nuit j'ai vu une nouvelle pièce — et son auteur. Le sujet était le sacrifice d'Isaac. La pièce a eu du succès, et l'auteur fut appelé — selon la coutume continentale — et il s'est présenté lui-même, un noble Vénitien, Mali — ou Malapiero, de nom. Mala était son nom, et *pessima* son œuvre — du moins c'est ce que j'ai cru ; et j'aurais dû le savoir, ayant lu plus ou moins cinq cents propositions à Drury Lane durant ma collaboration au sous- et super-Comité. ⁽¹⁸⁾

Ce fut certainement cette jouvence qui lui donna envie, au début de 1817, de compléter *Manfred*, commencé quelques mois plus tôt en Suisse. Ce « drame sorcier » allait être sa première vraie incursion dans le genre théâtral, la première d'une série de huit pièces.

À partir du 26 décembre, les lieux de spectacle se mirent à l'heure du carnaval. Byron avait hâte de voir par lui-même un des événements qui avaient contribué à l'identité de Venise. Le 24 déjà, il faisait part à Moore de son impatience et lui envoyait deux quatrains guillerets :

Mais le carnaval approche, ô Thomas Moore ! Le carnaval approche, ô Thomas Moore ! On va se masquer et fredonner, fifrer et tambouriner, guitarister et folâtrer, ô Thomas Moore !

Les semaines suivantes, il ne fut pourtant guère bavard dans ses lettres, se contentant de brèves allusions : « Venise est dans l'*estro* de son carnaval, et je suis resté debout les deux dernières nuits au *ridotto* et à l'opéra, et tout ce genre de choses. »⁽¹⁹⁾ Il réserva le plus long de ses commentaires pour sa demi-sœur :

Le Carnaval s'est terminé la nuit dernière — et je suis resté debout toute la nuit au bal masqué de la Fenice — et je suis plutôt fatigué — ce fut un beau spectacle — le théâtre illuminé — et tout le monde bouffonnant. — Ma loge était pleine de visiteurs — des masques de toutes sortes — et ensuite (comme c'est la coutume) je suis allé me promener dans la fosse — laquelle était remplie à ras bord comme la scène. — Et toutes les Vertus & les Vices de Venise étaient là — il s'est passé le même genre de chose chaque nuit ces six dernières semaines — en plus des Opéras — *Ridottos* — réceptions — & le diable sait quoi — je suis sorti *de temps à autre* — mais j'ai été moins dissipé que tu ne le crois.⁽²⁰⁾

Ce premier carnaval, Byron le vécut avec entrain mais sans excès ; il en apprécia les manifestations en observateur plus qu'en participant. Il allait encore en vivre deux autres, avec beaucoup moins de retenue, comme nous le verrons.

Autre forme de spectacle, Byron fréquenta aussi assidûment les quelques salons qui rythmaient la vie sociale vénitienne. Après les regards sévères de ses pairs au moment de la sa séparation d'avec lady Byron, après la curiosité insistante des touristes anglais de Genève, il trouva bienvenu de pouvoir de nouveau paraître en société sans être le centre d'intérêt. « Il n'y a pas d'Anglais ici, constatait-il avec plaisir, — excepté des oiseaux de passage — qui restent un jour & puis poursuivent vers Florence — ou Rome. »⁽²¹⁾

Cet hiver-là, il passa l'essentiel de ses débuts de soirées chez la comtesse von Goëss, la femme du gouverneur autrichien, ou chez la comtesse Albrizzi. Certains de ses propos peuvent laisser entendre qu'il n'apprécia aucun de ces salons, mais ils doivent être nuancés :

Je suis allé deux ou trois fois aux *Conversazione* du Gouverneur (car si vous y allez une fois, vous pouvez y retourner quand vous voulez), chez qui, comme je n'ai vu que des femmes sans intérêt — un cercle très formel — bref la *pire sorte* de raout — je ne suis pas retourné. — Je suis allé à une Académie & chez Madame Albrizzi — où j'ai vu pratiquement la même chose — avec en plus quelques *litterati* — qui sont les mêmes — quels *bas-bleus* mon Dieu ! — partout dans le monde. [...] J'ai assisté à tous leurs spectacles & fêtes — mais je ne vois rien qui soit digne d'être noté — excepté que les femmes *embrassent* mieux que celles de tout autre pays — ce qui est connu — et ce qu'on attribue à l'adoration des images et à la précoce habitude d'osculation qu'elle entraîne.⁽²²⁾

Si le salon de la femme du gouverneur lui sembla un peu froid, celui de la comtesse Isabella Teotochi Albrizzi, la « Madame de Staël de Venise », le charma davantage. Tout en jugeant la comparaison quelque peu excessive, Byron apprécia sa discrétion et son intelligence et devint rapidement un habitué de sa *conversazione*. À Moore, il écrivait à son sujet :

La comtesse Albrizzi, à qui j'ai déjà fait allusion, est la De Stael de Venise ; pas jeune, mais une femme très cultivée, sans manières, d'un bon naturel ; très polie envers les étrangers et, je crois, pas du tout débauchée, comme le sont la plupart des femmes. Elle a écrit très pertinemment sur les œuvres de Canova, et aussi un volume de *Caractères*, entre autres choses imprimées. Elle est de Corfou, mais a épousé un Vénitien mort — c'est-à-dire, mort après l'avoir épousée.⁽²³⁾



La comtesse Albrizzi

Amie de Foscolo, d'Alfieri ou de Pindemonte, la comtesse Albrizzi connaissait également le grand sculpteur Canova, qui lui avait fait cadeau en 1811 d'un buste d'Hélène qu'elle aimait à faire admirer à ses invités. Ni Hobhouse ni Byron n'échappèrent au rituel ; le premier vanta le fameux buste dans son journal, le second lui consacra un petit poème quelque peu ampoulé, le premier qu'il composa à Venise (il ne parut qu'en 1830 dans l'ouvrage de Moore *Vie et lettres de lord Byron*). C'est autour de ce buste que devait avoir lieu la première rencontre manquée entre Byron et Teresa Guiccioli, en mars 1818 (et non en janvier, comme beaucoup d'études le répètent à tort, la jeune femme étant encore au couvent à cette date).

Au fil des mois, des liens d'amitié s'établirent entre Byron et la comtesse. À la demande de cette dernière, il écrivit à Murray de lui offrir la dernière édition de ses œuvres. La comtesse lui prêta sa loge à La Fenice, et lui présenta beaucoup de ses amis. Elle écrivit même un petit portrait de lui qui fut publié en 1826⁽²⁴⁾. Essentiellement centré sur l'aspect physique du poète et sur sa moralité, ces quelques pages ne nous apprennent malheureusement rien sur le séjour du poète à Venise. Elles n'inspirèrent d'ailleurs que méfiance à Byron, qui écrivit au fils de la comtesse pour lui demander que le texte soit « jeté aux flammes » :

Ce portrait je ne l'ai *jamais lu* — et comme — je crois — je l'ai dit à la fois à Madame votre Mère & au comte Rizzo — *je ne le lirai pas*. — Je n'ai pas la moindre idée de son contenu — ni n'ai aucune raison de supposer que celui-ci me soit défavorable — mais je n'ai pas la prétention d'être classé parmi les Italiens & autres figures illustres de la précédente collection — et à dire vrai — n'ai pas spécialement l'ambition d'apparaître ainsi publiquement maintenant, ni à aucun période à venir, en leur compagnie.⁽²⁵⁾

L'épisode refroidit quelque peu leur amitié, et poussa le poète à fréquenter un autre salon. Hormis quelques mentions dans sa correspondance, Byron ne fit dans ses écrits que deux courtes allusions à la comtesse, parmi une liste de « grands noms » de l'Italie, dans la lettre-préface du quatrième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold*, et dans une note de *Marino Faliero*.

4. « Quelques connaissances singulières. »

Toute cette vie mondaine n'avait rien d'étonnant de la part de Byron ; étant lord, il était normal qu'il se mêlât à ses pairs. La vraie surprise de ces premiers mois passés à Venise vint d'ailleurs.

Vers la fin novembre ou au tout début de décembre, Byron commença à se rendre quotidiennement au couvent arménien de l'île de San Lazzaro. Sans que nous sachions précisément comment, il s'était mis d'accord avec les frères pour apprendre leur langue, et s'appliquait à traduire plusieurs

textes historiques et bibliques. Si son intérêt pour les langues était connu (partout où il était passé, au Portugal, en Espagne, en Grèce, il s'était efforcé d'acquérir quelques rudiments ; il parlait couramment le romain et l'italien), son implication dans un travail sur des textes sacrés après quelques semaines seulement à Venise avait tout de même de quoi surprendre. Il justifia d'abord cette étrange occupation par des raisons psychologiques :

En guise de divertissement, je vais étudier quotidiennement, dans un couvent arménien, la langue arménienne. Je trouvais que mon esprit avait besoin de se frotter à quelque chose d'abrupte ; et c'est ceci — la chose la plus difficile que j'ai pu découvrir ici comme amusement — que j'ai choisi, pour forcer mon attention à se fixer. ⁽²⁶⁾

Puis mit en avant sa passion irréprouvable pour l'Orient :

[...] Si tu me demandes pour quelle raison j'étudie cette langue hors du commun — je peux seulement répondre qu'elle est orientale & compliquée — & qu'elle m'occupe — ce qui constitue — puisque tu connais ma façon orientale & compliquée de penser — des raisons suffisantes. ⁽²⁷⁾



Byron apprenant l'arménien avec le père Aucher.

Quoiqu'il en fût, cet apprentissage suscita en lui un vif engouement. Il se passionna aussi bien pour la langue qu'il apprenait que pour le contenu des textes que lui soumettait son tuteur le père Paschal Aucher, bibliothécaire du couvent. Le 4 décembre, il écrivait à Murray :

J'ai commencé et continue à étudier la langue arménienne — que j'acquiers aussi bien que je peux — au couvent arménien où je vais chaque jour pour prendre des leçons auprès d'un Frère savant — et j'y ai acquis quelques connaissances singulières et nullement inutiles regardant la littérature & les coutumes de ce peuple oriental. — Ils ont là un établissement — une église & un couvent de soixante-dix moines — des hommes très savants & expérimentés — pour certains d'entre eux — ils ont aussi une presse — & font de grands efforts pour mettre en lumière leur nation. — Je trouve la langue (laquelle est *double* : la *littéraire* et la *vulgaire*) difficile mais pas invincible (du moins je l'espère) — je vais poursuivre. ⁽²⁸⁾

Et le lendemain, il donnait à Moore quelques précisions supplémentaires :

C'est une langue riche, cependant, et ceux qui se donnent la peine de l'apprendre y trouvent largement leur compte. J'essaie, et je continuerai ; — mais je ne réponde de rien, moins que tout quant à mes intentions ou ma réussite. Il y a au monastère quelques très curieux MS, aussi bien que des livres ; également des traductions d'originaux grecs, à présent perdus, ainsi que du persan et du syriaque, &c. ; en outre des œuvres de leur propre peuple. ⁽²⁹⁾

Cette étude se poursuivit tout le mois de décembre et jusqu'au 2 janvier au moins, c'est-à-dire même pendant le carnaval. Elle fut ensuite interrompue par quelques semaines de fièvre qui immobilisèrent le poète, puis recommença jusqu'à la fin février avant d'être de nouveau ajournée pour cause de maux de tête. Après cette seconde interruption, Byron ne reprit pas ses études arméniennes.

Il n'oublia pas pour autant ses nouveaux amis : cette étrange parenthèse se concrétisa bientôt par le projet de publier une grammaire anglais-arménien, pour laquelle les textes traduits par Byron, dont des extraits d'Évangiles apocryphes inédits en anglais, serviraient d'illustrations. Cette grammaire fut imprimée à Saint Lazare, sur les presses du couvent. Le poète sollicita le soutien de Murray pour essayer d'en vendre une quarantaine d'exemplaires dans sa librairie, et celui-ci répondit favorablement. Deux frères lui portèrent les livres à l'occasion d'une visite à Londres à l'été 1817. Pour cet ouvrage, Byron écrivit une préface, mais celle-ci ne fut pas retenue. Selon certaines versions, le père Aucher se serait montré gêné par les allusions du poète à la domination turque, et ce dernier serait entré dans une violente colère, traitant les moines d'« esclaves » et de « lâches »⁽³⁰⁾. Mais ces propos lui ressemblent fort peu ; rien ne vient confirmer une rupture aussi violente dans sa correspondance, et de nombreux témoignages attestent que les moines gardèrent de lui une excellente image. Byron ne retourna pas au couvent pour la bonne raison qu'il avait achevé son apprentissage de la langue arménienne, terminé sa grammaire, et qu'il entendait se consacrer à d'autres occupations.

Aussi anecdotique qu'elle puisse paraître, cette collaboration avec les frères arméniens laissa de profonds souvenirs à Venise, et attira dès les années 1820 de nombreux touristes à San Lazzaro. Le couvent lui-même a perpétué la légende en donnant le nom du poète à plusieurs lieux (le cabinet d'étude de lord Byron, les oliviers de lord Byron) ou en publiant des monographies consacrées à cet épisode insolite de sa vie.

Le 17 avril, Byron partit découvrir Rome. Il revint à la fin du mois de mai, avant d'aller s'installer pour l'été à la villa Foscari, sa « villeggiatura » de La Mira, au sud de Venise, sur l'Adriatique. Ce séjour fut essentiellement studieux : en compagnie de Marianna, le poète y composa le quatrième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold*. Il ne quitta La Mira que pour servir de guide à quelques amis de passages cet été-là : Matthew Lewis, l'auteur du *Moine* à la fin juillet, puis en septembre son grand complice Douglas Kinnaird, accompagné de son frère Charles. Ce fut au cours de cet été que Byron se fit raconter l'anecdote qui devait servir de fil conducteur à *Beppo*, et que Charles Kinnaird lui fit découvrir le *Whistlecraft* de Frere, composé en ottava rima, deux événements mineurs qui allaient avoir une importance capitale pour l'œuvre du poète. Un certain recul étant parfois nécessaire, c'est à la Mira que Byron écrivit *Beppo* qui, comme les vingt-cinq premières strophes du Chant IV du *Pèlerinage*, accordait pourtant un rôle si essentiel à la géographie de Venise.

Second séjour (novembre 1817-juin 1819)

1. « Juste pour me divertir l'esprit. »

Byron ne réintégra la Frezzeria qu'à la mi-novembre 1817. De son été à La Mira, il ramenait deux poèmes inspirés de son premier séjour à Venise, mais présentant des visions diamétralement opposées de la ville. Le premier, commencé fin juin et achevé fin juillet, n'était autre que le quatrième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold*, dont la précédente mouture avait paru tout juste un an plus tôt. Le second poème était d'un genre nouveau, autant pour la forme que pour le fond.

Byron avait toujours considéré *Le Pèlerinage du chevalier Harold* comme une sorte de journal poétique de ses voyages. Ceux-ci s'étant enrichis d'une nouvelle étape depuis son arrivée en Italie, il lui semblait normal de mettre le poème à jour. Pourtant, cette fois-ci, il sauta quelques étapes (Milan, Vérone, Padoue) pour poser directement son double à Venise, et entamer son Chant de manière frappante :

Je me trouvais à Venise, sur le Pont des Soupirs, un palais et une prison de chaque côté ;

Taillé pour la postérité, cet incipit devint bientôt l'un de ses plus célèbres (avec celui de *Don Juan*, paru un peu plus tard), et lia à jamais ce Chant IV à Venise, bien que seules les vingt-cinq premières strophes aient pour sujet la cité des doges. Il fut raillé par Wordsworth qui le jugeait mal construit grammaticalement, croyant que Byron avait voulu dire : un palais d'un côté et une prison de l'autre. Mais, comme l'a rappelé récemment Gregory Dowling, il y avait bien une prison au sein du Palais des Doges, et la prison était elle aussi un palais.

L'hiver que Byron avait passé à Venise avait été assez dense, et plutôt joyeux ; on pouvait donc s'attendre à ce qu'il dressât un portrait souriant de celle qui l'hébergeait. Il n'en fut rien ; les strophes qu'il consacra à la ville s'apparentèrent à un requiem. Dès la première il parla de « Gloire mourante » et insista sur le contraste entre sa splendeur disparue et son présent de dominée. Cette opposition donna le ton à l'ensemble du passage consacré à Venise, tout entier conjugué au passé. Reliques d'un temps qui n'était plus (et qui ne devait plus être), l'Adriatique restait sans époux, le Bucentaure pourrissait, les chevaux de Saint-Marc étaient bridés. À l'entendre, Venise n'était plus qu'une ville morte, « salles vides, rues clairsemées » (st. 15), un spectre survivant grâce au souvenir : « je peux la repeupler avec le passé », affirmait-il, racontant sa passion d'enfant pour une ville entrevue à travers Shakespeare et les autres.

Cette vision négative était-elle vraiment sincère ? Byron semblait plutôt se conformer à la tonalité générale du poème commencé en 1809 qu'exprimer ses sentiments d'alors. Son indignation devant la déchéance de la ville et la domination autrichienne obéissait davantage à un principe qu'à une analyse circonstanciée, et pour de nombreux lecteurs elle sonna faux ; dans un compte rendu pour la *Quarterly review*, son ami Walter Scott écrivit ainsi :

Il est assurément vain de s'affliger pour une nation qui, si elle retrouvait son indépendance, ne pourrait ni se défendre ni se nourrir elle-même ; et il serait pis que vain, si cela était possible, de rétablir la Signoria [*sic*] avec toutes ses terreurs oligarchiques de dénonciation, d'emprisonnement secret et d'assassinat judiciaire. ⁽³¹⁾

Accaparé par l'actualité immédiate, Byron occultait en effet un peu facilement la violence et l'oppression dont Venise avait fait preuve pour se maintenir. Il oubliait que c'était au nom des principes républicains que sa « petite idole » Napoléon avait mis fin à ce que Scott appelait bien plus lucidement une oligarchie. Tout défenseur de la Liberté qu'il fût, Byron ne se départit jamais d'une conception assez antique (et aristocratique) de l'organisation sociale, et il se montra parfois plus soucieux de la grandeur d'un peuple, de l'image qu'il donnait aux autres nations, que du bien-être réel des individus qui le composaient. Lorsqu'il avait, dans le Chant I de son *Pèlerinage*, incité la Grèce à se soulever contre l'occupant turc, il avait moins été ému par les exactions de ce dernier que par l'image déplorable d'un peuple grec indigne de son glorieux passé. Un même sentiment le poussait à présent à dénoncer l'indignité de Venise.

Ce sentiment ne l'abandonna pas de sitôt. Il imprégna ses deux tragédies vénitiennes *Marino Faliero* et *Les Deux Foscari*, mais constitua surtout le socle du plus célèbre de ses poèmes sur Venise, « Venise. Une ode » (« Venice. An ode », à tort traduit en français sous le titre « Ode à Venise »), écrit en juillet 1818. Comme il l'avait fait avec les Grecs, Byron y appela clairement les Vénitiens à se soulever contre l'occupant « barbare », tout en avouant qu'il les en croyait incapables, les comparant à des crabes tapis dans les eaux troubles de leurs canaux. Bien que le passage eût pu s'appliquer aussi bien au Chant IV du *Pèlerinage*, c'est certainement à l'ode que pensait Balzac lorsqu'il reprochait à Byron d'avoir inutilement accablé la ville :

Enfin, un grand poète anglais était venu s'abattre sur Venise comme un corbeau sur un cadavre, pour lui croasser en poésie lyrique, dans ce premier et dernier langage des sociétés, les stances d'un *De profundis* ! De la poésie anglaise jetée au front d'une ville qui avait enfanté la poésie italienne !... Pauvre Venise ! ⁽³²⁾

Mais l'auteur de la *Comédie humaine* jugea sans doute un peu hâtivement ce sévère poème. D'abord parce que l'ode dépassait largement le seul cas des Vénitiens, la critique de toute forme de tyrannie, le vœu de voir les républiques remplacer les monarchies s'étendant au fil de strophe à toute l'Europe. Ensuite parce que la charge ne fut peut-être pas inutile. Si l'on a pu dire en effet que Byron, en appelant les Grecs à se réveiller dans le Chant II du *Pèlerinage*, avait contribué à précipiter l'insurrection contre les Turcs, ne pourrait-on pas penser également que l'ode participa au réveil des consciences qui inspira la rébellion de 1848, considérée comme le commencement du Risorgimento ?

Néanmoins, Byron était peut-être allé plus loin qu'il ne le souhaitait en terme de solennité, car il ne parut pas faire grand cas de « Venise. Une ode ». En janvier 1819, il conseillait de simplement l'inclure dans la prochaine édition de ses œuvres ; en mai il jugeait inutile qu'on lui envoie les épreuves. Le poème parut finalement en juin de la même année, en complément à *Mazeppa*. Il n'intéressa guère les commentateurs, qui lui préférèrent nettement les deux premiers Chants de *Don Juan*, parus quasiment au même moment.

Bien qu'il eût été composé après le Chant IV, *Beppo* parut avant lui et marqua pour le public de Byron la toute première irruption de Venise dans son œuvre. La vision qu'il offrait de la ville n'avait rien de commun avec l'image désolée commentée ci-dessus. À tous les niveaux, *Beppo* annonçait un virage dans l'œuvre byronienne : entrecoupée d'innombrables parenthèses, son intrigue se résumait en une phrase et n'avait rien de captivant en elle-même (un mari surprend sa femme avec un amant, la situation classique de tout vaudeville) ; tout l'intérêt du poème tenait à la distance ironique instaurée par l'auteur pour démonter l'artifice fictionnel, le but ultime étant de dénoncer les mensonges de la société humaine en matière de mœurs amoureuses. Byron avait toujours écrit selon ses états d'âmes du moment, et il est certain que les latitudes offertes par la cité des doges en ce domaine n'avaient pas été pour rien dans son inspiration.



Beppo : le mari, la femme, l'amant.

Sous-titré *Une histoire vénitienne*, *Beppo* donnait vraiment le sentiment que son auteur avait vécu, et même vivait encore, à Venise. Même si Byron prend soin de préciser que cette Venise festive n'est pas tout à fait celle qu'il avait découverte un an plus tôt (« au moment où je place mon récit, cette cité née de la mer était dans toute sa gloire », st. 10), il en dresse un portrait extrêmement vivant. Hormis quelques strophes sarcastiques sur l'Angleterre, la ville, ses habitants et ses coutumes sont au cœur de toutes les descriptions et de toutes les parenthèses, et imprègnent l'esprit même du poème. Le point de vue est encore, volontairement, celui d'un observateur extérieur, qu'amuse les traditions locales, italiennes ou catholiques, mais qui les préfère déjà aux usages hypocrites de son propre pays (posture qui sera au cœur du discours social et politique développé dans *Don Juan*) :

Le mot était jadis un « Cicisbeo », mais *celui-ci* est aujourd'hui devenu vulgaire et indécent ; les Espagnols appellent cette personne un « *Cortejo* », car la même mode subsiste en Espagne, quoiqu'elle y soit plus récente ; en bref, elle s'étend du Pô jusqu'au Tage, et pourrait bien finalement passer la mer. Mais le Ciel préserve la vieille Angleterre d'une pareille invasion ! Ou que deviendraient les dommages-intérêts et les divorces ? (St. 37.)

Il y règne une ambiance légère de fête permanente (l'intrigue se déroule un soir de carnaval), de « gaieté » et d'« innocence » (st. 80), qui restitue parfaitement l'impression générale ressentie par le poète au cours de l'année écoulée :

Ils se rendirent au Ridotto (c'est un lieu auquel j'ai moi-même l'intention de me rendre demain, juste pour me divertir l'esprit un petit moment, car je me sens assez mélancolique, et je pourrais retrouver un peu de vigueur à deviner quel genre de visage peut se cacher derrière chaque masque, et comme ma peine ralentit parfois le pas, j'arrangerai, ou trouverai quelque chose qui la maintienne une demi-heure derrière). (St. 64.)

Byron a malheureusement laissé peu de commentaires sur ce poème. Il est certain qu'il le tenait en bonne estime, mais il est impossible de savoir s'il voulut sciemment présenter une image plus chaleureuse de sa ville d'adoption ou s'il ne vit en elle qu'un décor idéal pour son histoire. Peut-être voulut-il en quelque sorte remercier Venise de l'avoir si bien inspiré, et de lui avoir par là même ouvert des horizons insoupçonnés. Car la maîtrise qu'il acquit grâce à *Beppo* lui souffla bientôt l'idée plus ambitieuse de ce *Don Juan* qui l'occupa jusqu'à sa mort. Il s'y attela dès l'été 1818, continua pendant l'hiver, avant de passer tout le printemps à persuader son éditeur de le publier (voir à ce sujet le Dossier n°10). Si ce nouveau poème n'avait Venise ni pour cadre ni pour sujet, le ton léger et moqueur qu'il déployait, et qui s'accordait parfaitement à ce le poète vivait alors depuis son arrivée, avait tout à fait l'esprit vénitien. Cet esprit imprégna-t-il également les *Mémoires* qu'il rédigeait à la même période, nous ne le saurons jamais, mais les quelques bribes qui nous sont parvenues seraient plutôt pour le confirmer. De manière générale, à l'exception de *Mazeppa*, tout ce que Byron écrivit en 1818 fut empreint de légèreté et d'ironie, prouvant, s'il en était besoin, qu'il ne se déplaisait pas à Venise.

2. « Un jeu bien fourni. »

L'année 1817 s'était terminée sensiblement comme la précédente. Mais 1818 s'annonçait sous de tout autres auspices. En décembre, Byron apprit que les transactions pour la vente de l'abbaye de Newstead avaient enfin abouti, et qu'il allait pouvoir jouir de ressources considérables. Début janvier, l'austère Hobhouse repartit pour l'Angleterre, le laissant libre de s'abandonner à ses appétits.

Si en théorie Byron était toujours le cavalier servant de Marianna, dans les faits cette histoire trop paisible avait perdu depuis longtemps son caractère exclusif. Celle-ci prit fin officiellement en mars 1818, mais depuis plus de six mois, le poète entretenait déjà une liaison avec une autre vénitienne, Margherita Cogni, qu'on appelait La Fornarina parce qu'elle était l'épouse d'un boulanger. Alors qu'il se promenait à cheval avec Hobhouse, elle lui avait demandé l'aumône et Byron, tenté par sa beauté, lui avait donné rendez-vous. Mais cette amante n'avait guère de points communs avec la précédente. Cette « sauvageonne » au caractère fougueux et jaloux le plaça dans des situations plus excentriques les unes que les autres, à la limite du scandale public, si bien qu'il dut se résoudre à s'en séparer, malgré d'indéniables qualités intimes. Dans une très longue lettre à Murray, Byron retraça de manière très vivante toute leur histoire, insistant sur les épisodes paroxystiques :

Pour vous donner une idée de cette dame, elle avait l'habitude de m'appeler le *Gran cane della Madonna*. Une fois qu'elle eut franchi ma porte, elle se prit de dégoût pour l'extérieur, et j'eus la plus grande difficulté à la décoloniser. Elle revint par force un jour que j'étais en train de dîner, et saisissant un couteau sur la table, offrit de se poignarder si je ne consentais pas à ce qu'elle restât. Voyant que je ne faisais pas attention à ses menaces, sachant que ce n'était qu'une feinte, elle se précipita sur le balcon et se jeta dans le canal. Comme il n'y avait d'eau que jusqu'aux genoux et qu'il y avait abondance de gondoles, l'une d'elles la secourut. Cette affaire fit grand bruit à l'époque. Certains dirent que je l'avais jetée à l'eau, d'autres qu'elle s'était noyée par amour ; mais la vérité est telle que je l'ai dite. ⁽³³⁾



Si Byron avait été relativement sage pendant son idylle avec Marianna, l'irruption de La Fornarina changea marqua une rupture radicale. Il ne se retint plus désormais de goûter à tout ce qui s'offrait à lui d'épouses en mal de frissons ou de prostituées avérées. À cet égard, 1818 fut certainement pour lui l'année tous les records en terme de débauche. Dès le mois de janvier, il trompait ses deux maîtresses avec une inconnue « insatiable en matière d'amour », rencontrée au carnaval. Puis les relations s'enchaînèrent à un rythme de plus en plus effréné, presque sans distinction ; en septembre, Byron estima le nombre de ses conquêtes à au moins deux cents femmes. La débauche entraîna chez lui une certaine relâche : son apparence physique s'en ressentit (le peintre George Henry Harlow, qui fit cette année-là son portrait, le dessina les cheveux longs), et son langage prit une tournure nettement plus populaire qu'à l'ordinaire :

Dites à Id Kinnaird — que la dame à qui Vendiamini ne voulait pas le présenter [...] au cours des dix derniers jours est devenue rien de moins qu'un Cappriccio — Roba mia ; j'ai demandé à Rizzo de me présenter — lequel a refusé — par crainte d'un Colonel autrichien, neveu du Maréchal Bianchi (qui est son Cavalier Servante) — alors j'ai trouvé un moyen par l'entremise de Soranzo, un autre noble vénitien et ami à moi — et je l'ai baisée deux fois par jour ces six derniers — aujourd'hui c'est le septième — mais pas de jour de Sabbat — car nous nous retrouvons à minuit chez sa modiste — c'est la plus jolie Bacchante qui soit — & du genre *dans* lequel on périrait volontiers. — La Segati & moi avons *rompu* il y a deux mois — ou plutôt trois. — J'ai tout un tas d'autres courtisanes — en plus d'une offre de la fille de l'Arlequin du théâtre St Luc — si bien que j'ai un jeu bien fourni — — quel que puisse être l'état de mes canaux séminaux. — Au sujet d'Arpalice Terucelli (la folle mentionnée ci-dessus) — souvenez-vous que je n'ai pas de liaison, seulement des *hop-hop* et des passades — & je baise pour le plaisir [...].⁽³⁴⁾

Lorsque Shelley vint le voir en décembre, il fut épouvanté de voir son ami livré à tous les vices, comme ivre de volupté, et il ne mâcha pas ses mots :

À vrai dire, l B est habitué aux plus basses d'entre ces femmes, celles que son gondolieri ramasse dans les rues. Il permet aux pères & aux mères de marchander avec lui le prix de leurs filles, & bien que ce soit plutôt commun en Italie, c'est une chose plutôt attristante que de voir un Anglais encourager un vice aussi écœurant. Il s'acoquine avec des misérables qui semblent avoir perdu l'apparence & la physionomie des hommes, & qui n'ont aucun scrupule à avouer des pratiques que personne ne nomme et, je veux le croire, personne ne conçoit même en Angleterre.⁽³⁵⁾

Cette indifférence quant au rang social, Byron la reconnaissait lui-même, et s'en enorgueillissait. Dans une lettre de janvier 1819 à ses confidents Kinnaird et Hobhouse, après avoir dressé avec complaisance la liste (incomplète) de ses amantes vénitiennes, il ajoutait :

Certaines d'entre elles sont Comtesses — & certaines d'entre elles sont femmes de Cordonniers — certaines sont nobles — certaines de la classe moyenne — certaines du bas peuple — & toutes des putains —⁽³⁶⁾

Par-delà le jugement moral que chacun peut formuler, ce qui frappe le plus dans ces propos est l'aisance sociale dont faisait alors preuve Byron. En un peu plus d'un an, il avait parfaitement assimilé les codes de la société vénitienne, et se montrait à l'aise auprès de toutes les classes, comme s'il eût vécu là depuis des décennies. Rarement vit-on un écrivain s'immerger aussi complètement dans un milieu étranger, à la manière d'un ethnologue. Byron y acquit un point de vue unique auquel n'eurent jamais accès beaucoup de ses compatriotes.

3. « *Vivre avec eux à leur manière.* »

Ses compatriotes, Byron ne les oublia pas pour autant. Qu'il s'agisse d'amis confirmés ou de nouvelles connaissances, les moments qu'il leur accorda durant cette seconde période de son séjour furent pour lui des moments forts, dont les souvenirs sont restés vivaces.

Début mai fit irruption Allegra, la fille que le poète avait eue avec Claire Clairmont en 1816. Il souhaitait s'en occuper lui-même, et s'acquitta apparemment consciencieusement de cette tâche, malgré les dissipations auxquelles il consacrait l'essentiel de son temps. Tableau nouveau, et qu'au-

cune autre société n'avait contemplé avant cela, on le vit arpenter les rues et les canaux en qualité de *père*, non sans quelque fierté :

Ma bâtarde est arrivée il y a un mois — une très belle enfant — très admirée dans les jardins & sur la Piazza — et grandement caressée par les Vénitiennes depuis la Gouverneuse jusqu'en bas de l'échelle. ⁽³⁷⁾

Il retrouva ensuite, à la fin août, son ami Shelley. Celui-ci lui rendit une première visite en août, au cours laquelle les deux poètes se promenèrent sur le Lido et découvrirent l'asile d'aliénés de San Servolo, épisodes qui servirent de trame à *Julien et Maddalo*. Shelley et sa femme Mary revinrent ensuite fin septembre, pour faire soigner leur fille Clara par le docteur Aglietti, mais l'enfant mourut avant d'atteindre Venise. (Pour tout ce qui concerne le couple Shelley, nous renvoyons au Dossier n°11, en particulier les pages 13 à 16.)

Mais le compatriote avec lequel Byron passa le plus de temps lors de son second séjour fut Richard Belgrave Hoppner, consul général de Grande-Bretagne. Hoppner fut le destinataire de nombreuses lettres de Byron et sa femme Marie Isabelle garda à plusieurs reprises la petite Allegra (ce fut en grande partie elle qui propagea la rumeur infondée selon laquelle Shelley eut une liaison avec Claire). En Hoppner, Byron trouva un compagnon pour ses longues promenades à cheval le long du Lido (voir le récit p. 39), mais également un compétiteur pour des courses de natation. Cela commença à la mi-juin 1818 : Byron, Hoppner, Alexander Scott (un voyageur écossais), et Angelo Mengaldo (un ancien soldat de l'armée napoléonienne) nagèrent depuis le Lido jusqu'à la Riva, près de la Piazzetta, soit presque quatre heures passées dans l'eau. Puis les défis se répétèrent : dix jours plus tard, Byron les battit tous lors d'une descente complète du Grand Canal (il ne manqua pas de s'en vanter auprès de Hobhouse), et ainsi de suite. Des témoins assurèrent que le poète, en plusieurs occasions, regagna son logis à la nage en rentrant du théâtre ou d'une soirée. Ce goût pour les bains de mer lui valut quelques railleries, mais il s'en amusa : « Mon cher R., écrivait-il à Samuel Rogers — Je n'ai pas comme vous dites *pris pour femme l'Adriatique* mais si l'Adriatique veut prendre ma femme — je serai très heureux de l'épouser à la place. » ⁽³⁸⁾



Le palais Mocenigo.

Byron se plaisait à Venise et semblait vouloir y demeurer éternellement. En mai 1818, après s'être débarrassé de Marianna Segati, il loua pour trois ans le second des trois palais Mocenigo, où il put mener le train de vie qui lui plaisait. Margherita Cogni y remplit les fonctions de gouvernante, avec beaucoup d'efficacité si l'on en croit le poète : « Je ne dois pas omettre de rendre justice à ses qualités domestiques — après qu'elle entra dans ma maison en tant que *donna di governo* les dépenses furent réduites de plus de la moitié — et tout le monde s'acquittait au mieux de ses tâches — les pièces étaient bien tenues — comme tout et tous, excepté elle. » ⁽³⁹⁾

Le style de vie vénitien lui seyait à merveille. Il en aimait le rythme, les couleurs, les saveurs. Il appréciait tout spécialement le fait que les biens et les services y étaient très peu chers comparés à l'Angleterre, ce qui lui permettait de s'adonner à ses goûts sans restriction. Il reconnaissait d'ailleurs de manière très lucide à quel point la ville l'avait séduit comme l'eût fait une enchantresse :

J'ai toujours été très partial envers Venise — et elle ne m'a pas déçu jusqu'ici — mais je ne suis pas sûr que les Anglais en général l'aimeraient — je suis sûr que je ne l'aimerais plus *s'ils* l'aimaient — mais grâce à la bienveillance de Dieu — ils préfèrent Florence & Naples — et ils ne nous infestent pas ici. — Sous les autres aspects, c'est très agréable pour un gentilhomme aux habitudes décousues — les femmes — le vin — et les beuveries étant extrêmement justes & raisonnables — les théâtres &c. bons — & la Société (après un temps) aussi plaisante que partout ailleurs (du moins selon moi) si vous acceptez de vivre avec eux à leur manière — laquelle est bien sûr quelque peu différente de la manière ultramontaine. — Le climat est italien & c'est suffisant — et les Gondoles &c. &c. & les coutumes du lieu en font presque un roman — car la ville n'est en aucune manière, même maintenant, la plus stricte & correcte ville de l'univers *moralement* parlant. — Jeunes et vieilles — belles & moches — hautes et basses classes — occupent leur temps à la louable activité de Faire l'amour — et même si beaucoup de Beautés appartiennent aux classes basses & intermédiaires — ceci bien sûr ne fait que contribuer à diffuser plus universellement leurs coutumes amoureuses. ⁽⁴⁰⁾

Comme la saison précédente, Byron continua à fréquenter théâtres et salons, avec peut-être un peu moins d'assiduité (c'est ce qu'il déclara à Samuel Rogers en mars), mais avec tout autant de plaisir. Pour les spectacles, celui qui retint le plus son attention cette année-là fut incontestablement le grand Rossini. En mars, à l'annonce de son *Otello*, il sauta de joie :

Demain soir je vais voir « *Otello* », un opéra tiré de notre « *Othello* » — et l'un des meilleurs de Rossini, dit-on. Ce sera curieux de voir représentée à Venise — l'histoire vénitienne elle-même — en plus de découvrir ce qu'ils feront de Shakespeare en Musique. ⁽⁴¹⁾

Mais il déchantait quelque peu après la représentation :

Ils ont crucifié Othello en le transformant en Opéra (*Otello*, par Rossini) — musique bonne mais lugubre — mais quant aux paroles ! — toutes les vraies scènes avec Iago coupées — & le plus grand non-sens à la place — le mouchoir transformé en billet doux, et le chanteur principal n'a pas voulu noircir son visage — pour d'exquises raisons expliquées dans la préface. — Mise en scène — costumes — & Musique très bons. — ⁽⁴²⁾

Il se consola deux mois plus tard en assistant à une représentation d'*Edoardo e Cristina* auréolée de la présence de l'auteur :

Nous avons eu un splendide Opéra récemment au San Benedetto — par Rossini — qui est venu en personne jouer du Clavecin — les gens l'ont poursuivi — l'ont couronné — coupé ses cheveux « comme souvenir » ; il a été acclamé et sonneté et fêté — — — et immortalisé plus encore que n'importe quel empereur. ⁽⁴³⁾

Toutefois, le spectacle qui frappa le plus les imaginations cette année-là fut d'un tout autre ordre. Byron était présent le 16 mars 1819 quand un éléphant, amené pour quelque spectacle, s'échappa à travers les ruelles de Venise et provoqua un enchaînement de catastrophes :

Nous avons eu il y a une quinzaine de jours un vacarme de tous les diables avec un éléphant qui a brisé ses attaches — a mangé tout un étal de fruits — tué son gardien — a fait irruption dans une Église — et a finalement été tué par un coup de Canon tiré de l'Arsenal. — Je l'ai vu le jour où il a enfoncé la porte de son abri — il se tenait sur la *Riva* & ses gardiens essayaient de le persuader avec des *pains* de monter à bord d'une sorte d'arche qu'ils avaient. — Je suis passé près de lui cet après-midi-là dans ma Gondole — & il s'amusait à lancer de grands jets d'eau dans toutes les directions — il n'était pas alors *très* en colère — mais vers minuit il est devenu furieux — & a déployé une force extraordinaire — renversant tout sur son passage. — Toutes les mousqueteries furent vaines — & quand il a chargé, les Autrichiens ont jeté leurs mousquets & se sont enfuis. — Finalement, ils ont fait une brèche & amené une pièce d'artillerie ; le premier tir l'a manqué, le second a pénétré par l'arrière — & a *failli* ressortir de la

peau vers ses épaules. — Je l'ai vu mort le jour suivant — un sacré gaillard. — Il est devenu fou par manque d'une femelle, ce mois étant celui du rut. ⁽⁴⁴⁾

Comme le montre ces passages, Byron parlait désormais à la première personne du pluriel. Après un an passé à Venise, il s'était parfaitement intégré. La ville s'était habituée à lui. Il connaissait maintenant tout le monde, et tout le monde le connaissait : en avril 1818, il recommandait un libraire local à Murray ; en octobre, il conseillait à son avocat Hanson, venu finaliser la vente de Newstead, de descendre à l'hôtel Gran Bretagna, « tenu par la Signora Boffini ». Un artisan n'eût pas été plus à l'aise dans son petit village.

Lassé de la comtesse Albrizzi pour les raisons que nous avons évoquées plus haut, à partir du printemps 1818 Byron préféra le salon de sa concurrente la comtesse Marina Querini Benzoni (qu'il appelle dans sa correspondance Benzoni ou Benzona), « la plus étrange & plaisante des dames mûres » d'après lui ⁽⁴⁵⁾. Nous ne savons pas grand-chose de leurs relations, mais elles furent certainement cordiales de part et d'autre, et sans doute plus que cela, si l'on en croit une note ajoutée à une lettre de Byron de janvier 1819, dans laquelle elle se présentait elle-même comme « une lady Melbourne vénitienne », ce qui laisse clairement supposer qu'il lui fit jouer le rôle de confidente. Cette complicité fut confirmée par Teresa Guiccioli, que Byron revit (et cette fois-ci, regarda) dans son salon le 2 ou le 3 avril 1819 ; d'après Teresa, c'est sur l'insistance de la « marquise Benzoni » (*sic*) qu'il accepta de lier conversation avec la jeune femme :

Elle se leva de son siège, et s'approchant du canapé où lord Byron continuait à causer négligemment avec son ami Scott ; « — Mylord, lui dit-elle à demi-voix, est-ce que vous me laisserez ainsi toute la soirée le soin d'entretenir cette enfant ? Venez, je vous prie, que je vous présente à cette charmante *spazina* (nom caressant et diminutif qu'on donne en Italie aux nouvelles mariées). — Non, répondit à demi-voix aussi l'étranger avec un geste de froideur et de refus qui n'échappa pas à mon regard, non, je vous supplie de ne pas insister. [...] Qu'ai-je à gagner à cette ridicule présentation à une nouvelle mariée à qui je n'ai rien à dire ? Ou elle m'ennuiera par l'insignifiance de son esprit, et j'ai assez eu d'ennuis dans ma vie pour me défier des femmes insipides ; ou elle m'ensorcellera par le charme naïf de son âge que sa physionomie semble révéler sous son embarras, et j'en deviendrai fou d'amour et de désespoir ; des deux côtés je n'ai qu'à y perdre mon temps ou mon âme !

La « marquise » insista pourtant, pria Scott d'intercéder, et la rencontre eut tout de même lieu :

La Benzoni le prit par la main et l'arracha par une amicale violence du canapé. Il se leva et la suivit. « Voilà, me dit-elle en souriant, lord Byron, un de mes meilleurs amis, un jeune homme brumeux quelquefois comme le ciel de sa patrie, mais qu'un regard éclaircit comme le vent *di levante* nettoie les nuages de notre Dalmatie ; causez avec lui pendant que je vais m'occuper à l'autre coin du salon avec Scott et votre mari qui parlent politique. » ⁽⁴⁶⁾

Ce fut, comme nous l'avons déjà raconté dans le Dossier n°1, par cette rencontre décisive que s'acheva cette deuxième période vénitienne. Teresa Guiccioli dut bientôt repartir. Elle eût pu n'être qu'une comtesse de plus dans une liste bien fournie ; Byron ne lui fut d'ailleurs pas totalement fidèle les premiers mois, puisqu'il affirmait encore avoir « pris une femme » le 25 mai, alors que Teresa se trouvait à Ravenne. Mais le destin, ou quelque autre entité, était déjà à l'œuvre.

Troisième séjour (septembre-décembre 1819)

1. « Les séparations sont au mieux d'amères tâches. »

Le 1^{er} juin 1819, Byron partit rejoindre Teresa Guiccioli. Aussitôt qu'il découvrit d'autres villes, il en préféra la société à celle de Venise : il jugea la *conversazione* du comte Mosti, de Ferrare, « de très loin supérieure à ce qu'on trouve à Venise », et fut charmé par les habitants de Ravenne « qui semblent des gens d'un bon naturel — le contraire des Vénitiens » ⁽⁴⁷⁾. En juillet, il alla plus loin en évoquant le « dégoût » que lui inspiraient désormais les Vénitiens, et il annonça son intention de ne pas retourner à Venise. Le charme qui l'avait si fortement retenu dans la cité des doges semblait s'éteindre subitement.

Et, de fait, ce troisième séjour n'eut pas la saveur des deux premiers. Accaparé par son histoire avec Teresa, Byron n'avait plus vraiment le cœur à s'amuser. La raison qui motiva son retour fin

septembre fut évidemment liée à celle qu'il considérait déjà comme son dernier amour, et purement matérielle : il s'agissait pour Teresa de consulter ce cher docteur Aglietti. Une fois guérie, Byron l'emmena se reposer à La Mira ; ce fut la période la plus libre et la plus heureuse de leur amour. Elle fut seulement contrariée par la visite de Thomas Moore, venu (un peu tard) constater par lui-même à quel point Byron s'était acclimaté à Venise. Celui-ci lui fit les honneurs d'usage, le guidant à travers les beautés de la ville ; il profita également de cette visite pour lui confier le manuscrit de ses Mémoires : « Moore est venu ici — nous avons bu ensemble — et nous sommes bien entendus — il est parti pour Rome — j'ai mis ma vie (en MS) entre ses mains — (*pas* pour être publiée) »⁽⁴⁸⁾

Fin octobre, ce fut au tour du poète d'être malade : Byron avait toujours été sujet aux fièvres et l'humidité omniprésente à Venise n'était pas pour arranger sa santé. Cette fois-ci, l'attaque fut particulièrement forte ; craignant à chaque instant de le voir trépasser, Teresa le veilla patiemment pendant plusieurs jours, et il finit par se remettre :

J'ai souffert ces huit derniers jours d'une fièvre tierce — attrapée à la campagne à cheval sous un orage — hier j'ai subi la quatrième attaque — les deux dernières furent très douloureuses — le premier jour — comme le dernier ayant été précédés par des vomissements. — C'est la fièvre typique de l'endroit — et de la Saison. — Je me sens faible mais pas trop mal entre les intervalles — à part le mal de tête et la lassitude.⁽⁴⁹⁾

Sur ce, le comte Guiccioli vint en personne réclamer sa femme et l'idylle dut s'interrompre provisoirement. Il s'ensuivit pour Byron une période d'indécision plutôt pénible, pendant laquelle il envisagea de rentrer en Angleterre, ou d'émigrer en Amérique du sud.

Durant ces derniers mois, il multiplia les comparaisons défavorables et les marques de dégoût envers Venise. Écrivant à Hoppner fin octobre, il risquait ce jeu de mot facile, mais significatif : « Si vous allez à Milan — s'il vous plaît laissez au moins un *Vice-Consul* — le seul Vice qui manquera jamais à Venise. »⁽⁵⁰⁾ Deux mois plus tard, de Ravenne, il donnait à la ville, pour la première fois semble-t-il, ce surnom de « Sodome des mers » qu'il allait reprendre dans *Marino Faliero*. On eût dit que soudain dégrisé, il n'en voyait plus que l'aspect sale et décadent, comme l'avait fait avant lui Rousseau dans ses *Confessions*, oubliant combien les joies qu'elle lui avait procurées lui avaient permis de tourner définitivement la page de son mariage raté. Plus tard, à Pise, il reconnut ces vertus curatives, mais comme à contrecœur, et en portant un regard très sévère, inhabituel chez lui, sur ses années de libertinage :

Venise, reprit-il, est un lieu mélancolique pour ceux qui y résident : voir une ville mourir chaque jour comme elle le fait est une triste contemplation. J'ai cherché à distraire mon esprit du sentiment de sa désolation, et de ma propre solitude, en plongeant dans un tourbillon qui était tout sauf du plaisir.

Dans un autre passage des *Conversations* de Medwin, qui pourtant résumait parfaitement les trois années passées, il se formula une condamnation plus sévère encore :

Je le questionnai sur Venise : « Venise !, me dit-il, je déteste chaque souvenir de ce lieu, les gens, et ce que j'y ai fait. C'est là que je me suis de nouveau mêlé à la société, que j'ai fait le tour des conversazioni, des bals et des concerts, que je suis allé chaque nuit à l'opéra, que j'ai été un habitué permanent du Ridotto durant le Carnaval et, pour faire bref, que je me suis livré à toutes les dissipations de ce lieu de luxure. Tout dans la vie vénitienne — ses gondoles, son indolence efféminée, ses Siroccos — tend à énerver l'esprit et corps. Mes promenades à cheval furent un remède et un stimulant ; mais les sables profonds du Lido harassaient mes chevaux, et je me fatiguai de ce rivage monotone... »⁽⁵¹⁾

Enfin, celle qui l'appelait « mio Byron » sut par ses promesses le décider à la rejoindre à Ravenne. Dès le 7 décembre, il fit ses adieux à Hoppner :

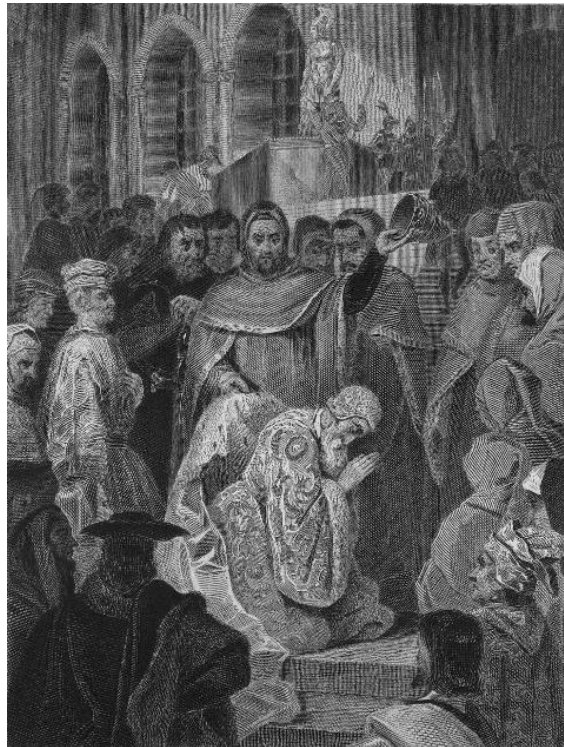
Les séparations sont au mieux d'amères tâches — alors je n'en risquerai pas une seconde avec vous [*Hoppner s'était absenté de Venise quelques temps plus tôt.*]. — Veuillez s'il vous plaît présenter mes hommages respectueux à Mme H. [...] Et faites les excuses que vous pourrez pour mon absence de cérémonie de séparation — si nous nous revoyons tous un jour — je vous ferai mes humbles excuses — et sinon — eh bien souvenez-vous que je ne vous ai tous souhaité que du bien et — si vous le pouvez — oubliez — que je vous ai causé un bon nombre d'ennuis.⁽⁵²⁾

Demandant ensuite au consul de liquider les affaires qu'il laissait, il ajouta cependant, à propos du palais Mocenigo : « Ne rendez pas la maison avant d'avoir d'autres lettres de moi — ». Il continua également pendant quelques mois à conseiller à ses correspondants d'expédier leurs lettres à son ancienne adresse, mais il n'y revint jamais.

Significativement, Byron quitta Venise le 21 décembre, à quelques jours seulement de l'ouverture du carnaval. Il en avait vécu trois déjà, un quatrième n'eût rien ajouté. Il emmenait malgré tout avec lui un peu de la ville, puisque Tita (Giovanni Battista Falcieri), le gondolier qu'il avait engagé dès 1818, le suivit partout où il alla ensuite, jusqu'à Missolonghi et même au-delà, le fidèle serviteur ayant accompagné le cercueil du poète jusqu'en Angleterre en 1824.

Épilogue : deux tragédies vénitiennes

Depuis *Manfred*, Byron avait pris goût aux formes théâtrales, mais il souhaitait aller plus loin que ce premier essai littérairement brillant, mais techniquement assez informe, en écrivant une authentique pièce conforme aux règles classiques. Il s'y attela dès le printemps 1820, quatre mois à peine après avoir quitté Venise, et ce fut tout naturellement à la riche et fascinante histoire de la Sérénissime qu'il en emprunta le sujet.



Marino Faliero (sur l'Escalier des Géants).

Dès ses premiers jours à Venise, Byron avait entendu parler du doge Marino Faliero, exécuté suite à un coup d'État manqué, et dont le portrait dans la galerie du Palais des doges était toujours recouvert d'un voile. « C'est la chose qui a le plus frappé mon imagination à Venise », confiait-il à Murray en avril 1817. Mais dès février déjà, il avait commencé à étudier cet épisode pour une œuvre ambitieuse :

J'ai l'intention d'écrire une tragédie sur ce sujet qui me semble très dramatique — un vieil homme — jaloux — et conspirant contre un État dont il était l'actuel Chef régnant — cette dernière circonstance rendant l'acte plus remarquable encore — & le seul fait du genre dans toute l'histoire des nations. ⁽⁵³⁾

Au cours de ses trois années passées là-bas, il avait eu tout loisir d'accumuler renseignements et lectures (dans la préface, il se vantera d'avoir consulté tous les livres connus sur le sujet « dans leur langue originale ») et en trois mois et demi il vint à bout de sa tragédie. La facilité fit ensuite place à une longue période de retouches et d'additions qui dura jusqu'au printemps 1821. La pièce parut le 21 avril 1821 sous le titre *Marino Faliero, doge de Venise, une tragédie historique*.

L'intérêt littéraire de la pièce nous importe peu ici. Notons seulement qu'en cette époque de modernité, son classicisme entêté dérouta de nombreux lecteurs, et que la critique, qui en dénonça la lourdeur, salua cependant quelques passages inspirés. Les longues notes que Byron mit en annexe pour justifier du caractère véridique de son intrigue ne suffirent pas à éveiller l'empathie nécessaire pour que celle-ci puisse fonctionner : aux yeux du lecteur, l'insulte reçue par Faliero ne pouvait à elle seule justifier un coup d'État et la remise en cause de tout un mode de gouvernement. Paradoxalement, en dépit de sa droiture, le personnage fut perçu comme un égoïste inconscient.

Byron n'avait plus évoqué publiquement Venise depuis l'"Ode" trois ans auparavant ; *Marino Faliero* venait compléter une vision historique et politique déjà largement pessimiste, et la pièce ne fit rien pour redresser la situation, bien au contraire. Après une préface traversée d'éclairs admiratifs, dans laquelle il était question du peuple, de la ville, et du gouvernement « les plus étranges dans l'histoire moderne » (« Tout ce qui touche à Venise est, ou fut, extraordinaire — elle a l'aspect d'un rêve, et son histoire est un roman. », précisait-il dans une envolée lyrique), l'éloge tourna rapidement au dégoût et les attaques se multiplièrent d'acte en acte, jusqu'à la malédiction finale de Faliero avant son exécution. Cette diatribe, aux accents prophétiques nécessairement faciles puisqu'antidatés, laisse transparaître un soupçon de haine réelle de la part de l'auteur, qui n'est pas sans créer un certain malaise. Après avoir été traitée dans la scène précédente de « Babel des océans », c'est dans cette tirade que Venise était publiquement qualifiée de « Sodome des mers ». Byron oubliait qu'il avait largement profité des plaisirs que pouvait offrir une telle Sodome...

Pour ce qui avait trait au décor vénitien, la tragédie, trop resserrée, trop pressée de servir son action, n'en laissait voir que quelques bribes çà et là, guère plus que des marqueurs lexicaux venant renforcer l'impression d'ancrage (« un lieu retiré près de l'arsenal », « l'espace entre le Canal et l'église San Giovanni e San Paolo »), se contentant la plupart du temps de faire de simples allusions verbales : ainsi les conjurés conviennent-ils de se servir de la grande cloche de Saint-Marc comme de signal. Dans son entêtement à coller à l'histoire, Byron commit même une grosse erreur en situant l'exécution de Faliero sur le fameux Escalier des Géants, lequel ne fut construit que bien après les faits ! La seule description vraiment frappante, et réellement poétique (car il s'agit tout de même d'une pièce en vers), est l'évocation par Lioni du calme nocturne, au début de l'acte IV :

Tout est paisible : aucune agitation ne vient déranger la nuit ; mais, en accord avec elle, tout ce qui bouge glisse comme un Esprit. Les tintements de quelque guitare restée éveillée, de quelque amant s'adressant à sa maîtresse attentive, et l'ouverture précautionneuse d'une croisée, montrant que son appel a été entendu ; tandis que la jeune main blanche de la dame, belle comme le clair de lune dont elle semble faite, si délicatement blanche, tremble d'ouvrir cette fenêtre interdite, et en laissant entrer l'amour avec la musique, fait frissonner son cœur comme les cordes de sa lyre sous ses yeux ; — les éclairs phosphoriques de la rame, les brefs scintillements des lointaines lumières des gondoles qui effleurent l'eau, et les échos des voix de bateliers qui se répondent en chœur vers pour vers ; quelque ombre obscure se projetant sur le Rialto ; le toit brillant d'un palais, ou une flèche effilée, sont les seules images et les seuls sons qui dominent cette cité née de l'océan et commandant à la terre — comme ces instants de calme sont doux et apaisants ! (Acte IV, sc. 1, v. 85-105.)

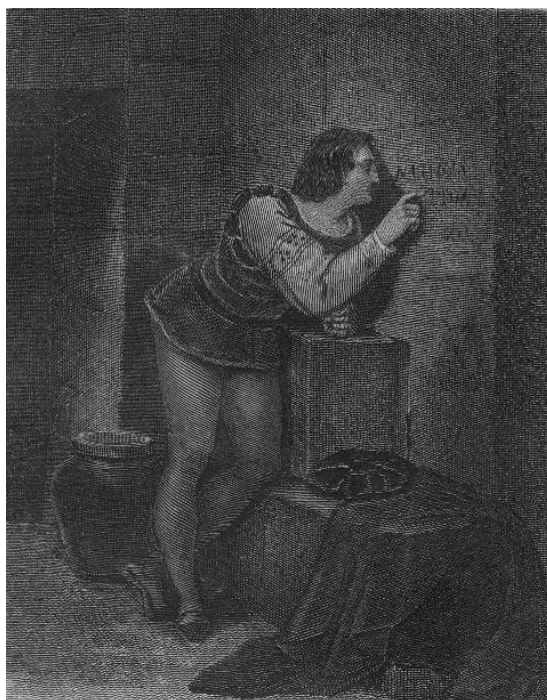
Au final, *Marino Faliero* ne fut ni un succès ni un échec ; une version allégée fut même jouée à Drury Lane en avril 1821, sans l'accord de Murray, et contre la volonté de Byron. Celui-ci persista à défendre ses choix techniques, justifiant l'absence d'intrigue amoureuse (voir sa lettre du 16 février 1821 à Murray), et il se remit bientôt à l'ouvrage. Sa pièce suivante fut *Sardanapale*, l'incursion la plus orientale de toute son œuvre, puis il revint à Venise avec *Les Deux Foscari*, sa « troisième tragédie en douze mois »⁽⁵⁴⁾, commencée le 12 juin et achevée le 9 juillet 1821.

Cette seconde tragédie vénitienne ressemblait beaucoup à la première : le personnage principal était encore un doge, et les autres des patriciens ou membres du Conseil, l'action se partageait entre le Palais et la prison, et elle s'achevait de nouveau par la mort d'un doge. Cette fois-ci, le seul rôle féminin était un peu plus conséquent, mais la dominante restait politique et non amoureuse. Comme pour *Marino Faliero*, Byron ajouta en annexe un long extrait de *l'Histoire de la république de Venise* de Daru.

Le portrait de Venise était sensiblement le même (pourquoi Byron aurait-il varié sur ce sujet ?), un mélange de fascination — « [Venise] ne connaît pas elle-même tous les mystères de sa puissance. » (acte II, v. 84-85) —, et d'indignation, laquelle culminait dans l'échange entre Marina et Francis Foscari à l'Acte II :

Gardez ces maximes pour la masse de vos artisans effrayés, pour vos marchands, vos esclaves de Grèce et de Dalmatie, pour vos tributaires, vos citoyens stupides, votre noblesse masquée, vos sbires, vos espions, vos forçats de toute espèce. Je le sais, grâce à vos enlèvements, à vos noyades nocturnes, aux donjons pratiqués sous le toit de vos palais, ou sous les flots qui les environnent ; grâce à vos mystérieuses assemblées, à vos jugements secrets, à vos exécutions subites, à votre *Pont des Soupirs*, à votre chambre de dernière agonie, à vos instruments de torture, vous êtes parvenus à leur faire croire que vous étiez des êtres d'un autre monde plus méchant encore ; réservez pour eux ces avis : je ne les crains pas. (V. 299-312 ; trad. de Paulin Paris.)

Dans la même tonalité, un peu plus loin à l'Acte III, Jacopo Foscari disait trouver dans les graffitis de sa prison la véritable histoire de sa cité. La bonne humeur de *Beppo* n'était décidément plus à l'ordre du jour.



« J'ai dirigé mon étude vers ces murailles, peinture de l'histoire vénitienne... »
(*Les Deux Foscari*, acte III.)

Les Deux Foscari parurent en décembre 1821 dans un volume contenant également *Sardanapale* et *Caïn*. L'idée de publier conjointement les deux nouvelles tragédies émanait de Byron lui-même, mais le fait de leur adjoindre le « mystère » changea complètement leur destinée critique. Comme on le sait, *Caïn* accapara complètement l'attention de la critique, déclenchant une vague d'indignation de la part de la presse conservatrice et des milieux religieux ; dans le brouhaha, les deux tragédies n'eurent droit qu'à la portion congrue. Il est vrai qu'elles paraissaient bien ternes comparées à ce *Caïn* plein de fougue et de verve, d'une splendeur poétique que les admirateurs du poète n'espéraient plus depuis qu'ils le savaient astreint à composer de manière anti-shakespearienne. Ils auraient dû se souvenir que Byron avait toujours fait preuve d'une mobilité d'esprit fascinante.

Déjà revenu à la pure poésie (*Le Ciel et la Terre*) et à la satire (*La Vision du Jugement*), il oubliait momentanément le théâtre. Lorsqu'il se remit à écrire des pièces, elles n'eurent plus pour sujet la ville qui lui avait déjà inspiré quatre œuvres. Venise ne reparut plus sous sa plume.

Postérité : « Un des grands fantômes de la légende vénitienne. »

Byron ne revint jamais, ni n'eut l'intention de revenir à Venise. Mais Venise n'en avait pas fini avec lui. Alors même que la ville ne manquait déjà pas d'intérêt par elle-même, le souvenir de sa présence en ajouta encore, et attira les voyageurs de tous pays. Tous les artistes et écrivains qui passèrent par Venise voulurent voir les lieux où il avait vécu, rencontrer les personnes qu'il avait

fréquentées, retrouver l'ambiance de *Beppo* et du quatrième Chant du *Pèlerinage*. La liste en serait trop longue à donner, mais quelques témoignages méritent qu'on s'y arrête, ne serait-ce que pour montrer l'étendue de cette vogue, qui toucha à tous les genres.

Récits de voyage

Tout naturellement, les guides et récits de voyage furent les plus prompts à lier Byron à Venise. Dès 1817, Stendhal racontait dans la première version de *Rome, Naples et Florence* : « Venise, le 27 juin 1817. — L'on m'a présenté au spectacle à lord Byron. » Malheureusement, comme trop souvent chez cet auteur, il s'agissait d'une supercherie, puisque Byron était à La Mira à cette date, et que les deux hommes avaient déjà été présentés à Milan l'année précédente. Il réitéra son mensonge douze ans plus tard dans une parenthèse des *Promenades dans Rome* (1829) : « Je ne prétends nullement que ce soient là les *paroles expresses* du grand poète qui me parlait, pendant que sa gondole le conduisait de la Piazzetta au Lido. »⁽⁵⁵⁾

À partir de 1825, partout où il était passé, le tourisme littéraire se développa autour de la figure désormais légendaire du héros de Missolonghi. Venise comprit vite quel profit elle pouvait en tirer : le palais Mocenigo devint « la demeure de lord Byron », et le Lido « le lieu de promenade du poète » ; chacun y alla de son anecdote, quitte à en rajouter. Cette exploitation du souvenir de Byron ressort nettement du récit que laissa Chateaubriand d'un passage par Venise en septembre 1833. Ces pages, retranchées des *Mémoires d'outre-tombe*, attestent des premières marques d'officialisation du tourisme byronien dans la ville :

Le moderne poète d'Albion a consacré par sa présence l'un des trois palais Mocenigo. Un poteau planté dans le grand canal, indique au passant l'ancienne demeure de Byron. On est moins touché de découvrir sur ce poteau les armoiries demi effacées du noble lord, qu'on ne serait attendri d'y voir suspendue sa lyre brisée.

Durant la semaine que dura son séjour, Chateaubriand raconte également comment il interrogea avec passion les deux hôtes qui avaient su attirer le poète dans leurs salons, la comtesse Albrizzi et la comtesse Benzoni (qu'il appelle lui aussi Benzoni), mais il ne sut tirer d'elles que des platitudes sur son trop fameux pied-bot :

Mme Albrizzi m'a conté tout lord Byron ; elle en est d'autant plus engouée, que lord Byron venait à ses soirées. Sa seigneurie ne parlait ni aux Anglais, ni aux Français, mais il échangeait quelques mots avec les Vénitiens et surtout avec les Vénitiennes. Jamais on n'a vu Mylord se promener sur la place Saint-Marc, tant il était malheureux de sa jambe. Mme Albrizzi prétend que quand il entrait dans son salon, il se donnait en marchant un certain tour, au moyen duquel il dissimulait sa claudication.

La comtesse Benzoni m'a parlé de lord Byron d'une tout autre façon que Mme Albrizzi. Elle s'exprimait sur son compte avec rancune : « Il se mettait dans un coin parce qu'il avait une jambe torse. Il avait un assez beau visage ; mais le reste de sa personne n'y répondait guère. C'était un acteur, ne faisant rien comme les autres afin qu'on le regardât, ne se perdant jamais de vue, posant incessamment devant lui, toujours à l'effet, à l'extraordinaire, toujours en attitude, toujours en scène, même en mangeant *Zucca Arrostita* (du potiron rôti). »

Il se montra moins terre-à-terre en découvrant le Lido, déjà universellement connu comme le lieu de promenade de Byron depuis la publication de la *Vie* de Thomas Moore :

Lord Byron chevauchait le long de cette mer solitaire : quels étaient ses pensers et ses chants, ses abattements et ses espérances ? Élevait-il la voix pour confier à la tourmente les inspirations de son génie ? Est-ce au murmure de cette vague qu'il emprunta ces accents ?

... *If my fame* [etc.]⁽⁵⁶⁾

Quelques mois plus tôt, Chateaubriand avait félicité George Sand en lui écrivant : « Vous vivrez, Madame, et vous serez le Lord Byron de la France. »⁽⁵⁷⁾ En décembre 1833, celle-ci arrivait à son tour à Venise. Si rien ne permet d'affirmer que la jeune femme ait expressément cherché les traces de Byron dans la ville, son souvenir l'imprégna indubitablement. Les *Lettres d'un voyageur*, qui sont en quelque sorte le journal de son voyage, regorgent d'allusions au poète, telle cette évocation de San Lazzaro : « C'est l'empereur François, qui leur a donné ce couvent et cet îlot fertile, où lord Byron est venu étudier les langues orientales... » (Lettre III.) Une fois rentrée en France, la romancière

n'oublia pas Venise pour autant, et elle publia entre 1834 et 1838 toute une série de romans ayant la ville pour décor, dans lesquels on retrouve encore de nombreuses allusions au poète. Dans *Les Maîtres mosaïstes*, évoquant le faubourg de Santa Chiara, elle faisait ainsi cette parenthèse rêveuse :

C'est là qu'en d'autres jours le chantre de *Childe-Harold* vint souvent chercher le sens de certains secrets de la nature : grâce, douceur, charme, repos, mots mystérieux que la nature, impuissante ou impitoyable à son égard, lui renvoyait traduits par ceux de langueur, tristesse, ennui, désespoir. (Ch. 9.)

Sa passion pour Byron l'amena même à écrire une suite à deux des poèmes les plus populaires de Byron, *Le Corsaire* et *Lara* : ce fut *L'Uscoque* (1838), une « fantaisie » trépidante ayant pour principal décor Venise. Le roman eut peu de succès (Sand elle-même jugea l'année suivante que c'était « la plus mauvaise chose » qu'elle avait faite) et il fut bientôt oublié, jusqu'à être ignoré aujourd'hui encore des meilleurs spécialistes.

Au cours des années 1840-1850, les récits de voyage furent plus que jamais à la mode. Suivant la mode anglaise, le public réclamait des guides agréables à lire, fourmillant d'anecdotes ; les auteurs s'efforcèrent de gagner en efficacité et en exhaustivité, souvent au détriment de leur expérience personnelle. Deux livres typiques de cette période virent le jour à deux ans de distance : le *Voyage à Venise* d'Arsène Houssaye (1850) et *l'Italia* de Théophile Gautier (1852). Aucun d'eux n'oublia leur glorieux prédécesseur, mais ils en parlèrent de façon fort différente. Gautier ponctua son récit de brèves allusions, célébrant chaque lieu avec une humble piété :

Nous nous apercevons que nous n'avons pas parlé du palais Mocenigo, où demeurait le grand Byron ; notre gondole a pourtant frôlé l'escalier de marbre où, les cheveux au vent, le pied dans l'eau, par la pluie et la tempête, la fille du peuple, maîtresse du lord, l'accueillait à son retour par ces tendres paroles : « Grand chien de la madone, est-ce un temps pour aller au Lido ? »

Nous marchions le long de cette plage où le grand Byron faisait galoper ses chevaux, et où les Vénitiens viennent se baigner par bandes. ⁽⁵⁸⁾

Houssaye préféra l'ironie, narrant à ses lecteurs une rencontre avec La Fornarina, devenue marchande d'huître ! (voir ci-après, p. 43).

Le temps ne semblait rien effacer, bien au contraire. Dans *L'Italie et Constantinople* (1869), Charles Asselineau acheva de consacrer la rencontre entre le poète et la cité en en faisant officiellement un lieu de pèlerinage :

Shakespeare l'avait voulue pour théâtre ; Byron l'avait presque épousée dans la personne de la farouche Fornarine de la Brenta, Margharita Cogni : n'en étais-ce pas assez de cette double consécration des deux colosses du Romantisme pour faire de Venise une sorte de ville sainte et comme la Jérusalem de l'art nouveau ? ⁽⁵⁹⁾

Et, de fait, ce culte fut loin de s'éteindre avec le nouveau siècle. En 1915, le romancier Adolphe d'Espie (sous le pseudonyme de Jean de la Hire) publia dans la collection « Les voyages passionnés » des éditions Albin Michel le premier ouvrage entièrement consacré au sujet : *À Venise, dans l'ombre de Byron*. L'auteur y retraçait les grandes étapes du séjour du poète, en s'appuyant sur la correspondance publiée par Moore, et en mêlant ses propres impressions et descriptions, souvent peu pertinentes. Le livre connut cependant un certain succès, puisqu'il y eut au moins six tirages.

Vers la même époque, Henri de Régnier, passionné de Venise, qui y séjourna à maintes reprises entre 1899 et 1924, et y puisa l'inspiration de plusieurs livres, sacrifia lui aussi au culte byronien. Dans *L'Altana ou la vie vénitienne* (1928), il raconta « une visite rendue à l'ombre tumultueuse de Byron » faite en 1912, au cours de laquelle il visita le palais Mocenigo en compagnie de l'héritière des lieux :

Nous sommes descendus au mezzanino. Là, sous des plafonds bas, sont de nombreuses petites pièces aux murs décorés de stucs. Dans l'une d'elles on m'a montré le bureau sur lequel Byron écrivait quand il était locataire du palais. « C'était un locataire bien difficile et dont ma grand' mère eut bien à se plaindre. », me dit la comtesse [...]. ⁽⁶⁰⁾



« ...Le bureau sur lequel Byron écrivait... »

À partir de 1924, année du centenaire de sa mort, l'intérêt pour Byron décrut quelque peu. Mais il se trouva toujours des écrivains pour l'évoquer, et parmi eux des amoureux de Venise. Tel fut (et est encore) le cas de Philippe Sollers, grand passionné et résidant de Venise, qui mentionna à de nombreuses reprises le poète, dont il fit en 2004 dans son *Dictionnaire amoureux de Venise* « un des grands fantômes de la légende vénitienne »⁽⁶¹⁾.

Enfin, en 2008 parut chez un éditeur local le premier véritable guide de voyage dédié au séjour vénitien de Byron, *In Venice and in the Veneto with Lord Byron*, par Gregory Dowling. Dû à un universitaire anglais enseignant à Venise, ce petit ouvrage extrêmement bien documenté et richement illustré proposait tout ce qu'il fallait pour marcher sur les traces de Byron (itinéraires avec plans, indications sur les moyens de transport, etc.), faisant de manière remarquable le lien entre la ville d'une part, et l'œuvre et la vie du poète de l'autre.

Poésie

Comme nous l'avons montré dans le Dossier n°4, nombreux furent les poètes qui saluèrent la mémoire de Byron. La plupart d'entre eux rattachèrent davantage son parcours et son œuvre à la Grèce où il trouva la mort, mais quelques-uns rappelèrent son passage par la Sérénissime.

Dès 1824, les premiers hommages associèrent naturellement la ville à la figure du poète. Pierre Lebrun fut apparemment le premier à évoquer Byron dans son décor italien ; dans "En apprenant la mort de lord Byron", il prétendit même l'y avoir surpris :

Je ne t'ai point connu ; nos yeux, un jour à peine,
 Dans Venise en passant, ont aperçu tes traits ;
 Mais ton regard, ton front, ta démarche hautaine,
 Dans mon âme ont laissé le plus vif des portraits.⁽⁶²⁾

Ce fut à Venise également que Jules Lefèvre (qui se fit par la suite appeler Lefèvre-Deumier) composa sa vaste oraison funèbre *Le Clocher de St Marc* (1825). En 1827, Casimir Delavigne, qui avait déjà consacré au poète anglais sa célèbre *Messénienne sur lord Byron*, célébra lui aussi les décors du séjour vénitien de Byron dans "Promenade au Lido", une de ses *Sept messéniennes nouvelles* :

Souvent un étranger qui parcourait ces rives
 Prit plaisir aux accords de vos stances plaintives.
 Je veux voir si ces lieux déserts
 Ont gardé de lui quelque trace ;
 Car il aima, souffrit, chanta comme le Tasse,
 Dont tu viens de chanter les vers...
 [...]]

Que de fois dans sa rêverie,
 Sur ce bord dont l'écho répète encor son nom,
 Alors qu'il errait sans patrie,
 Ces souvenirs de deuil ont poursuivi Byron !
 Souvenirs où son cœur, abreuvé d'amertume,
 Trouvait dans ses ennuis de douloureux appas,
 Tandis que le coursier, qu'il blanchissait d'écume,
 Faisait jaillir le sable où s'imprimaient ses pas. ⁽⁶³⁾

Moins connu alors, mais tout aussi oublié aujourd'hui, François Ancelot salua à son tour le poète défunt dans un poème de 1850 intitulé "Venise" :

Quel est, à l'horizon, ce verdoyant rideau ?
 C'est le refuge du pêcheur !... le Lido !
 Voici la vaste plage et les fraîches prairies
 Où couraient de Byron les sombres rêveries,
 Quand il jetait au monde, effrayé de ses vers,
 Du sceptique Don Juan les sarcasmes amers. ⁽⁶⁴⁾

L'image des chevaux marqua particulièrement nos poètes. En 1857, Théodore de Banville la reprit encore dans une des *Odes funambulesques*, avec un peu plus de grâce que ses prédécesseurs :

Venise, où lord Byron, deux fois vainqueur des ondes,
 Pressait son noir coursier le long des vagues blondes ⁽⁶⁵⁾

Théâtre et fiction

Preuve que la légende de Byron à Venise s'enracinait, les fictions s'emparèrent elles aussi de cette tranche d'histoire. En janvier 1834 parut un conte d'Edgar Poe intitulé "The visionary" ("Le visionnaire"), qui fut rebaptisé en 1845 "The assignation" ("Le rendez-vous"). Dans cette farce appartenant à sa série du Club de l'In-folio, l'écrivain américain mettait en scène la rencontre entre Byron et Teresa Guiccioli (appelée ici la Marchesa Aphrodite de Mentoni) d'une manière tout à fait grand-guignolesque : la marquise laissait malencontreusement tomber son nourrisson dans le Grand Canal, et alors que tout le monde se lamentait sans oser agir, Byron se jetait à l'eau et sauvait l'enfant ! Suite à ce sauvetage inespéré, Poe imaginait que le narrateur, témoin de la scène, raccompagnait Byron à son Palazzo et les deux hommes passaient quelques heures à discuter. Poe décrivait un intérieur surchargé de trésors et de chefs-d'œuvre (préfigurant en quelque sorte celui du des Esseintes de Huysmans), que son Byron commentait avec emphase :

Rêver, continua-t-il, en reprenant le ton décousu de sa conversation et en présentant à la riche lumière d'un encensoir l'un des magnifiques vases — rêver a été l'affaire de ma vie. J'ai donc créé à mon usage, comme vous pouvez le voir, une retraite pour le rêve. Au cœur de Venise, aurais-je pu en bâtir une meilleure ? ⁽⁶⁶⁾

Après avoir deviné que le poète ne s'était pas trouvé sur les lieux de l'incident par hasard, le lecteur voyait le conte s'achever sur un coup de théâtre improbable, la mort emportant simultanément les deux amants. Ce récit, qui ne fut pas retenu par Baudelaire, dut attendre 1989 pour être accessible aux lecteurs francophones.

En novembre de cette même année 1834 était jouée à Paris un drame en trois actes de François Ancelot intitulé *Lord Byron à Venise*. À partir de quelques éléments biographiques, l'auteur avait imaginé une histoire extravagante et maladroite, montrant un Byron partagé entre action politique et devoir conjugal : après avoir accepté de mener une insurrection initiée par son hôte le comte Oroboni, il se rétractait pour suivre lady Byron venue en personne lui pardonner ! On y découvrait une Venise exaltée, résumée dans le personnage de Guitta (Margherita Cogni), éperdument attachée à Byron au point de le défendre poignard en main et de vouloir le suivre en Grèce déguisée en homme, comme Kaled dans *Lara*. Au dernier acte, de manière toute solennelle, Byron s'adressait à la ville pour la remercier, avant de lui lire un poème en partie inspiré de l'ode sur Venise :

Byron. — [...] (*À la foule.*) Vénitiens hospitaliers, qui avez adouci l'amertume de mes chagrins, venez recevoir les adieux de Byron !... mais ce n'est point pour son ingrate et froide patrie qu'il va quitter ces doux climats.

[...]
 Et toi, Venise, adieu !... Sur cette mer tranquille,
 Debout, comme un vaisseau sur son ancre immobile,
 Tu m'apparais !... Hélas, des joyeuses chansons
 Le Rialto muet n'entend plus les doux sons !
 Sur ta tête ont passé treize siècles de gloire,
 Qu'en reste-t-il ? À peine un feuillet pour l'histoire. (Acte III, sc. 10.)

Mais la scène la plus intéressante concernant Venise venait au second acte : s'inspirant certainement des souvenirs d'Hoppner (voir ci-après p. 40), l'auteur intégrait à sa fiction le tourisme byronien déjà en vigueur à son époque, imaginant le valet du poète faisant visiter les appartements de son maître :

Byron, *à part dans le fond*. — Que signifie tout ce monde ?...
 Williams, *aux étrangers*. — C'est ici, messieurs, que l'illustre poète a composé la plupart de ses immortels ouvrages : *le Corsaire*, *Don Juan*, etc., etc.
 Byron, *à part*. — Ah ! je comprends !... c'est mon coquin de valet de chambre qui gagne son argent.
 Williams. — C'est à cette table qu'il s'est assis ! et de là sont partis ses sublimes inspirations.
 Byron, *à part dans le fond*. — Où prend-il tout cela ?
 Williams. — Car vous le savez, messieurs, et ce n'est point parce que j'ai l'honneur de posséder sa confiance, mais c'est le plus grand génie qui ait jamais existé. (Acte II, sc. 11.)

Beaux-arts

Tout comme les écrivains, les peintres de tous pays furent très nombreux à venir retrouver les traces de Byron dans Venise. Mais il n'en découla que rarement des œuvres marquantes.

Contrairement à une idée reçue, ce ne fut pas William Turner qui contribua le plus à prolonger cette légende sous forme picturale. Voyageant à travers toute l'Italie, il découvrit la ville en août 1819 (Byron en était alors absent, occupé à courtiser Teresa Guiccioli) avec en tête les descriptions du quatrième Chant du *Pèlerinage*. Il y fit quelques croquis qu'il réutilisa par la suite, mais aucune des huiles et aquarelles qu'il en tira ne fut à proprement parler directement inspirée par son compatriote. Lorsqu'en 1830 il fut sollicité par l'éditeur Murray pour illustrer à la fois la *Vie* de Moore et la série de gravures *Finden's landscape illustrations*, il réalisa quelques vues assez convenues, dont certaines furent même tirées de tableaux d'autres peintres. Parmi elles, "The Bridge of Sighs" pourrait être considérée comme une illustration de *Beppo*, sans certitude.

Les artistes anglais qui fixèrent la légende vénitienne de Byron furent James Holland et William Lake Price, dont les gravures furent très populaires en leur temps. On doit à Holland une aquarelle représentant Byron sur son balcon, avec en perspective le Rialto dans son sens piétonnier, ce qui est matériellement impossible, mais plutôt charmant. Elle fut notamment reprise pour la couverture du cinquième volume de la correspondance publiée par Leslie Marchand. Quant à Price, on lui doit la scène plus célèbre encore montrant Byron rêvant à son vaste bureau du palais Mocenigo, "Byron at the Palazzo Mocenigo" (1839), qui fut reprise dans de nombreuses éditions (voir ci-dessus p. 26).

Ailleurs en Europe, deux peintres méritent une mention spéciale. Le premier est naturellement Eugène Delacroix, qui fut, comme on le sait, obsédé par l'œuvre de Byron, et qui tira des deux tragédies vénitennes du poète deux tableaux célèbres, quoiqu'assez convenus : "L'exécution du doge Marino faliero" (1826) et "Les deux Foscari" (1855). Le second est le peintre russe Ivan Aïvazovski, qui peignit plusieurs tableaux figurant Byron lui-même, parmi lesquels "Byron à Venise" (date inconnue), dans lequel une gondole emporte le poète et sa belle (est-ce Marianna, Margherita, Teresa, ou une autre ?) sous un beau clair de lune voilé, et "La visite de Byron aux Mechitaristes de l'île de Saint Lazare, à Venise" (1898), dans lequel on le voit être accueilli par tous les frères. Ces deux toiles restent méconnues et ont rarement été reproduites ; regrettons-le, car elles seraient idéales pour donner corps à la légende.

NOTES

Principales abréviations :

BLJ : *Byron's letters and journals* ; éd. de Leslie A. Marchand ; Murray, Londres, 1973-92.

JH : Journal de John Cam Hobhouse ; éd. de Peter Cochran : *The Diary of John Cam Hobhouse* :

<https://petercochran.wordpress.com/hobhouses-diary> .

- (1) Byron : lettre du 17 nov.-5 déc. 1816 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 5, p. 131.
- (2) Byron : lettre du 2 avril 1817 à John Murray ; *BLJ*, vol. 5, p. 203.
- (3) Même source.
- (4) Hobhouse : journal, le 10 nov. 1816 ; *JH*, section 24, p. 59.
- (5) Hobhouse : journal, le 10 nov. 1816 ; *JH*, section 24, p. 61.
- (6) Hobhouse : journal, le 10 nov. 1816 ; *JH*, section 24, p. 68 / Byron : lettre du 31 août 1818 à Basil Hall ; *BLJ*, vol. 6, p. 64.
- (7) Byron : lettre du 17 nov.-5 déc. 1816 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 5, p. 129.
- (8) Byron : lettre du 25 nov. 1816 à John Murray ; *BLJ*, vol. 5, p. 132.
- (9) Byron : lettre du 17 nov.-5 déc. 1816 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 5, p. 129.
- (10) Byron : lettre du 19 déc. 1816 à Augusta Leigh ; *BLJ*, vol. 5, p. 145.
- (11) Byron : lettre du 25 mars 1817 à John Murray ; *BLJ*, vol. 5, p. 193.
- (12) Byron : lettre du 24 déc. 1816 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 5, p. 148.
- (13) Byron : lettre du 19 déc. 1816 à Augusta Leigh ; *BLJ*, vol. 5, p. 145.
- (14) Byron : lettre du 28 jan. 1817 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 5, p. 165-166.
- (15) Byron : lettre du 17 déc. 1816 à Douglas Kinnaird ; *BLJ*, vol. 5, p. 140.
- (16) Byron : lettre du 27 déc. 1816 à John Murray ; *BLJ*, vol. 5, p. 151. *Horrenda strage : horrible débâcle*.
- (17) Byron : lettre du 17 déc. 1816 à Douglas Kinnaird ; *BLJ*, vol. 5, p. 140.
- (18) Byron : lettre du 24 déc. 1816 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 5, p. 149-150.
- (19) Byron : lettre du 28 jan. 1817 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 5, p. 165.
- (20) Byron : lettre du 19 (?) fév. 1817 à Augusta Leigh ; *BLJ*, vol. 5, p. 171.
- (21) Byron : lettre du 19 déc. 1816 à Augusta Leigh ; *BLJ*, vol. 5, p. 146.
- (22) Byron : lettre du 25 mars 1817 à John Murray ; *BLJ*, vol. 5, p. 193.
- (23) Byron : lettre du 24 déc. 1816 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 5, p. 148.
- (24) Traduction française : "Souvenirs de la comtesse Albrizzi sur lord Byron" ; *Revue britannique*, t. 22, jan. 1829 ; p. 153-160.
- (25) Byron : lettre du 1^{er} juil. 1818 à Giuseppino Albrizzi ; *BLJ*, vol. 6, p. 58.
- (26) Byron : lettre du 17 nov.-5 déc. 1816 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 5, p. 130.
- (27) Byron : lettre du 18 déc. 1816 à Augusta Leigh ; *BLJ*, vol. 5, p. 141.
- (28) Byron : lettre du 4 déc. 1816 à John Murray ; *BLJ*, vol. 5, p. 137.
- (29) Byron : lettre du 17 nov.-5 déc. 1816 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 5, p. 130.
- (30) Eric Mackay : *Lord Byron at the Armenian convent* ; Office of the "Poliglotta", Venise, 1876 ; p. 79.
- (31) [Walter Scott] : Compte rendu de *Childe Harold's pilgrimage, Canto IV* ; *Quarterly review*, n°19, avril 1818 ; repris dans *Romantic bards and British reviewers* ; éd. de John O. Hayden ; Routledge & Kegan Paul, Londres, 1971 ; p. 254.
- (32) Honoré de Balzac : *Massimilla Doni* ; éd. de Pierre Brunel ; "Folio", Gallimard, Paris, 1995 ; p. 171.
- (33) Thomas Medwin : *Medwin's Conversations of lord Byron* ; éd. d'Ernest Lovell ; Princeton U.P., Princeton, 1966 ; p. 74.
- (34) Byron : lettre du 19 mai 1818 à John Cam Hobhouse ; *BLJ*, vol. 6, p. 39-40.
- (35) Percy Shelley : lettre du 17 ou 18 déc. 1818 à Thomas L. Peacock ; *The Letters of Percy Bysshe Shelley* ; éd. de Frederick Jones ; The Clarendon Press, Oxford, 1964 ; t. 2, p. 57-58.
- (36) Byron : lettre du 19 jan. 1819 à John Cam Hobhouse et Douglas Kinnaird ; *BLJ*, vol. 6, p. 92.
- (37) Byron : lettre du 27 mai 1818 à John Cam Hobhouse ; *BLJ*, vol. 6, p.41.
- (38) Byron : lettre du 3 mars 1818 à Samuel Rogers ; *BLJ*, vol. 6, p. 16.
- (39) Byron : lettre du 1^{er} août 1819 à John Murray ; *BLJ*, vol. 6, p. 195-196.
- (40) Byron : lettre du 31 mai 1818 à James Wedderburn Webster ; *BLJ*, vol. 6, p. 44.
- (41) Byron : lettre du 20 fév. 1818 à John Murray ; *BLJ*, vol. 6, p. 13.
- (42) Byron : lettre du 3 mars 1818 à Samuel Rogers ; *BLJ*, vol. 6, p. 18.
- (43) Byron : lettre du 17 mai 1819 à John Cam Hobhouse ; *BLJ*, vol. 6, p. 132.
- (44) Byron : lettre du 6 avril 1819 à John Cam Hobhouse ; *BLJ*, vol. 6, p. 108.
- (45) Byron : lettre du 24 avril 1819 à John Cam Hobhouse ; *BLJ*, vol. 6, p. 37.
- (46) Alphonse de Lamartine : *Vie de lord Byron : feuilletton du Constitutionnel, 26 septembre – 2 décembre 1865* ; éd. de Marie-Renée Morin (et Janine Wuart) ; "Études guides et inventaires" n°14, Bibliothèque nationale, Paris, 1989 ; p. 157-158.
- (47) Byron : lettre du 6 juin 1819 à Richard Belgrave Hoppner / lettre du 20 juin 1819 à Alexander Scott ; *BLJ*, vol. 6, p. 146 et 162.
- (48) Byron : lettre du 26 oct. 1819 à Douglas Kinnaird ; *BLJ*, vol. 6, p. 232.
- (49) Byron : lettre du 8 nov. 1819 à John Murray ; *BLJ*, vol. 6, p. 239.
- (50) Byron : lettre du 29 oct. 1819 à Richard Belgrave Hoppner ; *BLJ*, vol. 6, p. 238.
- (51) Thomas Medwin : *Medwin's Conversations of lord Byron*, p. 53-54 et 72-73.
- (52) Byron : lettre du 7 déc. 1819 à Richard Belgrave Hoppner ; *BLJ*, vol. 6, p. 254.
- (53) Byron : lettre du 25 fév. 1817 à John Murray ; *BLJ*, vol. 5, p. 174.
- (54) Byron : lettre du 5 juil. 1821 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 8, p. 147.
- (55) Stendhal : *Voyages en Italie* ; éd. de Vittorio del Litto ; "Bibliothèque de la Pléiade", Gallimard, Paris, 1973 ; p. 124 et 619.

- (56) François-René de Chateaubriand : *Mémoires d'outre-tombe* ; éd. de Jean-Claude Berchet ; "La Pochotèque", Le Livre de poche, Paris, 1998 ; t. 2, p. 1380, 1384, 1387-1388, 1405.
- (57) Chateaubriand : Lettre du 16 août 1833 à George Sand ; cité dans G. Sand : *Correspondance* ; éd. de Georges Lubin ; Garnier, Paris, 1966 ; t. 2, p. 401.
- (58) Théophile Gautier : *Voyage en Italie (Italia)* ; Fasquelle, Paris, 1901 ; p. 140-141 et 249-250.
- (59) Charles Asselineau : *L'Italie et Constantinople* ; Lemerre, Paris, 1869 ; p. 50.
- (60) Henri de Régnier : *L'Altana ou la vie vénitienne* ; Mercure de France, Paris, 1928 ; t. 2, p. 147-149.
- (61) Philippe Sollers : *Dictionnaire amoureux de Venise* ; Plon, Paris, 2004 ; p. 120.
- (62) Pierre Lebrun : *Œuvres* ; Perrotin, Paris, 1861 ; t. 3, p. 126.
- (63) Casimir Delavigne : *Sept messéniennes nouvelles* ; Ladvocat, Paris, 1827 ; p. 102-103.
- (64) François Ancelot : *Poésies* ; Charpentier, Paris, 1853 ; p. 288-289.
- (65) Théodore de Banville : *Odes funambulesques* ; Lemerre, Paris, 1857 ; p. 234.
- (66) Edgar Allan Poe : *Contes, essais, poèmes* ; éd. de Jean-Marie Maguin et Claude Richard ; "Bouquins", Robert Laffont, Paris, 1989 ; p. 130.

Suivez le guide : Venise vue par Byron

1. La ville et ses monuments.

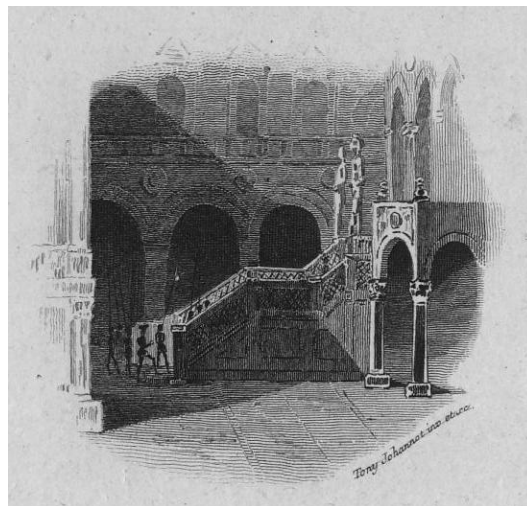
Rien ne peut avoir un aspect plus poétique que la Ville de Venise — cela vient-il de la Mer ou des canaux ? — « *La poussière et les algues dont est sortie la fièvre Venise.* » Est-ce le Canal qui coule entre le palais et la prison — ou le « pont des Soupirs » qui les réunit qui la rend poétique ? — Est-ce le « Canal' Grande » ou le Rialto qui l'enjambe, les églises qui la dominent ? — Les palais qui s'alignent et les Gondoles qui glissent sur les eaux — qui rendent cette ville plus poétique que Rome elle-même ? [...] Rien ne rendrait le Canal de Venise plus poétique que celui de Paddington — s'il n'y avait les artifices mentionnés ci-dessus — bien que ce soit un canal parfaitement naturel — formé par la Mer — et les innombrables îles qui contribuent à faire de cette ville un lieu extraordinaire. (*Lettre à John Murray, esq.*, 1821.)



Il n'y a que la place St Marc dans tout Venise — qui soit assez large pour y faire passer un attelage — & elle est pavée de larges dalles lisses — si bien que le char & les chevaux d'Élie lui-même seraient embêtés d'avoir à y manœuvrer — ceux de Pharaon se débrouilleraient probablement mieux — car les Canaux & particulièrement le Grand Canal sont suffisamment spacieux & amples pour accueillir toute son armée. (Lettre du 3 mars 1817 à John Murray ; *BLJ*, vol. 5, p. 179.)



Il y a toujours dans le palais du Doge le voile noir peint sur le portrait de Falieri & l'escalier sur lequel il fut d'abord couronné Doge, & ultérieurement décapité. — C'est la chose qui a le plus frappé mon imagination à Venise — plus que le Rialto, que j'ai visité à cause de Shylock — et plus aussi que l'« *Arménien* » de Schiller — un roman qui fit un grand effet sur moi quand j'étais un petit garçon — on l'appelle aussi le « Voyeur de fantômes » — & je n'ai jamais traversé la place St Marc au clair de lune sans y penser — « à neuf heures il mourut ! » (Lettre du 2 avril 1817 à John Murray ; *BLJ*, vol. 5, p. 203.)



« L'escalier sur lequel il fut d'abord couronné Doge... »



M. Lewis est à Venise & je vais y rester une semaine avec lui — puisque c'est un de ses plaisirs à lui aussi d'apprécier la ville. —

Je me trouvais à Venise, sur le « Pont des Soupîrs », un palais et une prison de chaque côté ; je voyais des flots surgir ses édifices comme au coup de baguette d'un / du magicien : un millier d'années déploient leurs ailes obscures autour de moi, et une Gloire mourante sourit sur les temps reculés où maintes terres sujettes tournaient leur regard vers les bâtiments de marbre du Lion ailé, quand Venise siégeait avec pompe — trônant sur ses Soixante-dix îles !

Le « Pont des Soupîrs » (i. e. Ponte dei sospiri) est celui qui sépare ou plutôt relie le palais du doge et la prison d'État — il contient deux couloirs — le criminel passait par l'un pour être jugé — & s'en retournait par l'autre pour mourir — étant étranglé dans une chambre contiguë — où se trouvait un procédé mécanique prévu pour cela. — Ceci est la première stance du nouveau Chant & voici à présent un vers de la seconde :

Dans Venise il n'y a plus d'échos du Tasse, et en silence rame le gondolier sans chansons ;
ses palais &c. &c.

Vous savez qu'autrefois les Gondoliers chantaient en permanence — & la Gerusalemme du Tasse était leur ballade — Venise est bâtie sur Soixante-douze îles. (Lettre du 1^{er} juil. 1817 à John Murray ; *BLJ*, vol. 5, p. 244-245.)



Je me trouvais à Venise, sur le Pont des Soupîrs, un palais et une prison de chaque côté ; je voyais des flots surgir ses édifices comme au coup de baguette du magicien : un millier d'années déploient leurs ailes obscures autour de moi, et une Gloire mourante sourit sur les temps reculés où maintes terres sujettes tournaient leur regard vers les bâtiments de marbre du Lion ailé, quand Venise siégeait avec pompe, trônant sur sa centaine d'îles !

Elle semble une Cybèle des mers, fraîchement sortie de l'océan, avec sa tiare de fières tours touchant le ciel au loin, régnant d'un geste majestueux sur les eaux et leurs puissances ; [...].

Dans Venise il n'y a plus d'échos du Tasse, et en silence rame le gondolier sans chansons ; ses palais s'éroulent sur le rivage et la musique aujourd'hui ne trouve pas toujours d'oreille ; ces jours ont passé — mais la Beauté est toujours là. Les états tombent, les arts languissent — mais la Nature ne meurt pas, et n'a pas oublié combien Venise fut jadis chère aux cœurs, le lieu plaisant de toutes les festivités, le délice de la Terre, la mascarade de l'Italie ! (*Le Pèlerinage du chevalier Harold*, Chant IV, 1818 ; st. 1-3.)



Aujourd'hui ou plutôt hier — car il est minuit passée — je suis monté sur les créneaux de la plus haute tour de Venise, & j'ai vu celle-ci & sa vue dans toute la gloire d'un ciel clair d'Italie. — Je suis aussi allé au palais Manfrini — célèbre pour ses tableaux — parmi eux figure un Portrait de l'*Arioste* par le *Titien* surpassant toutes mes attentes quant au pouvoir de la peinture — ou de l'expression humaine — c'est la poésie du portrait — & le portrait de la poésie. — Il y avait aussi une de ces dames savantes — vieille de plusieurs siècles et dont j'oublie le nom — & on l'a oublié — mais dont on n'oubliera jamais les traits — je n'ai jamais vu plus grande beauté — ou douceur ou sagesse — c'est de ce genre de visage qui rend fou — parce qu'il ne peut sortir de son cadre. — Il y a aussi un célèbre Christ mort & des apôtres vivants — pour lequel Buonaparte offrit en vain cinq mille Louis — & duquel bien que ce soit un capo d'opera du Titien — comme je ne suis pas un connaisseur je dirai peu de choses — & en ai pensé moins encore excepté d'un des visages. — Il y en a dix mille autres — & quelques très bons Giorgione parmi eux, &c. &c. — Il y a un Laure & Pétrarque original — fort hideux tous deux — Pétrarque n'a pas seulement la robe — mais les traits & l'air d'une vieille femme — & Laure ne ressemble en rien à une jeune fille — ou à une jolie fille. — Ce qui m'a le plus frappé dans l'ensemble de la collection fut l'extrême ressemblance du type de visages féminins dans la plupart des tableaux — vieux de tant de siècles et de générations — par rapport à ceux qu'on voit & croise chaque jour parmi les Italiens actuellement vivants. — La reine de Chypre & la femme de Giorgione — particulièrement cette dernière — sont vénitiennes comme si elles étaient d'hier — les mêmes yeux et la même expression — & d'après moi il n'y a rien de plus beau. (Lettre du 14 avril 1817 à John Murray ; *BLJ*, vol. 5, p. 213.)



Avez-vous déjà vu une gondole ? Par crainte que non, je vous la décrirai avec exactitude : c'est une longue barque couverte qui est commune ici, sculptée à la proue, de construction légère, mais compacte, mue par deux rameurs appelés chacun « gondolier » ; elle glisse le long de l'eau d'une allure sombre, comme un cercueil posé sur un canot, dans lequel nul ne peut distinguer ce que vous dites ou faites.

Et elles remontent ou descendent les longs canaux, et sous le Rialto se fauillent, de jour comme de nuit, à toutes les allures, rapides ou lentes ; et autour des théâtres en foule obscure, elles attendent dans leur sombre livrée de deuil, mais elles ne s'adressent pas aux êtres en-deuillés, car parfois elles recèlent beaucoup de gaieté, comme les carrosses funèbres quand les funérailles sont finies. (*Beppo*, 1818 ; st. 19-20.)

2. La société vénitienne.

La musique ici est fameuse — et il y aura toute une tribu de chanteurs & de danseurs durant le Carnaval — en plus des théâtres habituels. — La Société ici ressemble à la nôtre — sauf que les femmes s'assoient en demi-cercle dans une extrémité de la pièce — & les hommes restent debout dans une autre. (Lettre du 19 déc. 1816 à Augusta Leigh ; *BLJ*, vol. 5, p. 146.)



Ils allèrent au Ridotto ; — c'est une salle où les gens dansent, et soupent, et dansent encore ; le nom le plus juste, peut-être, serait un bal masqué, mais c'est sans importance pour mon poème ; c'est (à plus petite échelle) comme notre Vauxhall, excepté qu'il ne peut être gâché par la pluie : la société y est « mêlée » (le mot que je cite signifiant, cela va sans dire, qu'elle ne mérite pas votre attention) ;

[...]

Ils allèrent au Ridotto (c'est un lieu dans lequel j'ai l'intention d'aller moi-même demain, simplement pour me changer les idées un moment, car je me sens plutôt tristounet, et pourrais y retrouver quelque vigueur à deviner quelle sorte de visage se cache sous chaque masque, et comme mon chagrin ralentit parfois le pas, j'arrangerai, ou trouverai quelque chose pour le tenir à l'écart une demi-heure). (*Beppo*, 1818 ; st. 58 et 64.)



J'ai à peine fermé l'œil cette semaine. Nous sommes au paroxysme des derniers jours du Carnaval, et je vais de nouveau devoir rester debout toute la nuit, ainsi que demain. Il m'est arrivé de curieuses aventures durant ce Carnaval, mais comme elles ne sont pas encore terminées, je n'en dirai pas plus. Je veux exploiter le filon de ma jeunesse jusqu'aux derniers gisements du minerai, et puis — bonne nuit. J'ai vécu, et j'en suis content.

Hobhouse est parti avant que ne commence le Carnaval, si bien qu'il n'a eu droit qu'à peu pu pas d'amusement. En outre, il faut du temps pour bien connaître les Vénitiens. (Lettre du 2 fév. 1818 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 6, p. 10-11.)



Elles ont encore de beaux visages, ces Vénitiennes, des yeux noirs, les sourcils arqués, et toujours des expressions suaves, comme celles qui furent jadis copiées des Grecs par les anciens artistes et qui furent mal imitées par les modernes ; et elles semblent autant de Vénus du Titien (la plus belle est à Florence — allez la voir, si vous voulez) quand elles se penchent à leur balcon, ou comme sorties d'un tableau de Giorgione. (*Beppo*, 1818 ; st. 11.)



L'éthique italienne est la plus singulière que j'aie jamais vue. La perversion, non seulement des actes, mais des raisonnements, est singulière chez les femmes. Ce n'est pas qu'elles ne considèrent la chose elle-même comme mauvaise, et même très mauvaise, mais l'*amour* (le *sentiment* de l'amour) n'est pas seulement une excuse pour cela, il en fait *une véritable vertu*, pourvu qu'il soit désintéressé, et pas

un *caprice*, et qu'il soit restreint à un objet. Ils ont une effrayante conception de la fidélité ; car j'ai vu des personnes de quatre-vingts ans être toujours considérées comme les *Amorosi* de gens de quarante, cinquante, ou soixante ans. Je ne peux pas dire que j'aie vu mari et femme aussi unis. (Lettre du 25 mars 1817 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 5, p. 189.)



À Venise — la Noblesse a cette habitude d'épouser des danseuses ou des chanteuses — & à vrai dire — les femmes de leur propre rang ne sont pas du tout élégantes — mais la race dans son ensemble — les femmes des 2^{nds} & autres rangs — les femmes d'avocats, marchands & propriétaires — & de gens distingués mais sans titre, sont pour la plupart « bel' sangue » et c'est avec elles que les liaisons amoureuses se forment habituellement — il y a aussi des exemples de stupéfiante constance — je connais une femme de cinquante ans qui n'a jamais eu qu'un seul amant et lorsqu'il mourut prématurément — elle devint dévote — renonçant à tous sauf à son mari — elle se pique elle-même, comme on peut s'en douter, de cette fidélité miraculeuse — dont elle parle à l'occasion avec une espèce de moralité déplacée — ce qui est plutôt amusant. (Lettre du 2 jan. 1817 à John Murray ; *BLJ*, vol. 5, p. 155-156.)



Ils ont de singulières expressions, comme tous les Italiens. Par exemple, « *Viscere* » — comme nous dirions « mon amour », ou « mon cœur », comme une expression de tendresse. Également « *J'irais pour vous parmi une centaine de couteaux.* » — « *Mazza ben.* », l'attachement excessif — littéralement : « Je vous fais tous mes vœux, jusqu'à tuer. » Puis ils disent (contrairement à nous : « Pensez-vous que je pourrais vous causer une telle peine ? ») « Pensez-vous que je pourrais vous assassiner d'une telle manière ? » — « *Tempo perfido* », mauvais temps ; « *Strade perfide* », mauvaises routes, — et une centaine d'autres allusions et métaphores, empruntées à la société et aux habitudes telles qu'elles étaient au moyen âge.

Je ne suis pas si sûr que *mazza* ne signifie pas *massa*, i. e. une grande quantité, une *masse*, plutôt que l'interprétation que je lui ai donné. Mais des autres expressions je suis sûr. (Lettre du 16 mars 1818 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 6, p. 23.)



La belle a dix-huit ans — son nom est Angelina — le nom de famille, bien sûr, je ne vous le dis pas. Elle m'a proposé de divorcer d'avec ma femme mathématique — et je lui ai dit qu'en Angleterre nous ne pouvions divorcer excepté en cas d'infidélité *fémminine* — « et je vous prie, m'a-t-elle dit, comment savez-vous ce qu'elle a bien pu faire ces trois dernières années ? » — j'ai répondu que *cela* je ne pouvais le dire — mais que le *Cocufiage* n'était pas aussi florissant en Grande Bretagne qu'avec nous ici. — « Mais — me dit-elle — ne pouvez-vous vous débarrasser d'elle ? » — « Pas plus qu'il n'a été fait déjà (lui ai-je répondu) — vous ne voudriez pas que je *l'empoisonne* ? » — le croirez-vous ? Elle n'a *pas répondu* — n'est-ce pas là un authentique et sincère trait national ? (Lettre du 18 mai 1819 à John Murray ; *BLJ*, vol. 6, p. 133.)

Venise dans les poèmes de Byron

Byron n'attendit pas de découvrir Venise pour s'y intéresser et l'évoquer dans sa poésie. Le *Giaour* dans le poème du même nom (1813), était déjà « un jeune Vénitien », tout comme Alp dans *Le Siège de Corinthe* (composé en 1815, publié en 1816), mais aucun de ces deux poèmes n'insistait sur cette origine. Venise semblait un nom pratique et historiquement plausible, rien de plus. Ainsi Byron, dans la strophe 4 du *Siège*, avait-il utilisé pour justifier le bannissement de son personnage la coutume des *Bouches du lion* ou *Bouches de la vérité*, dans lesquelles les délateurs pouvaient anonymement glisser des papiers.

En réalité, il avait déjà le désir d'écrire une œuvre plus conséquente sur Venise, mais par deux fois il s'était heurté à un échec. En août 1812, il avait commencé un poème intitulé "Il diavolo innamorato", dont le héros et narrateur était de nouveau un Vénitien, mais qui semblait vouloir donner une plus grande place à la ville et à ses coutumes. Les dix strophes du manuscrit évoquent un décor certes attendu, mais poétique, en des termes annonçant directement les poèmes de 1817-1818 :

Qui offre plus de réjouissance que toi, ô Venise, jadis impératrice des Océans ? Bien qu'aujourd'hui tu sois régie par des étrangers — tu es toujours à moi, chère ville natale que j'ai servie en vain — plus maintenant — tes torts ne concernent plus mes chants ; joyeux étaient alors tes ménestrels car libre était ton public, tous ressentaient la joie commune, ou pouvaient librement la feindre. Jamais je ne reverrai un spectacle ni n'entendrai des chants comme ceux qui charmaient l'œil — ou faisaient frissonner tes milliers de voies d'eau.

Retentissant était le gai tumulte sur le rivage, souvent la Musique changeait mais ne cessait jamais d'entonner ses accents, et à son unisson répondait la cadence des rames, et les eaux ridées gémissaient de plaisir. La Reine des marées là-haut brillait, consentante, et lorsqu'une brise passagère balayait l'onde, c'était comme si de son trône céleste elle lançait un de ses lumineux regards à sa silhouette reflétée, au point que les flots étincelants semblaient éclairer les rives qu'ils baignaient. —

La Gondole légère scintillait au fil de l'écume, sur le rivage dansaient les filles de la terre, nul homme ni nulle jeune fille ne songeait à se reposer — ou à rentrer à la maison, et les yeux languissants et les mains tremblantes étaient nombreuses à échanger des regards que peu de cœurs pourraient soutenir, ou gentiment serrées, à toujours serrer en retour. [...] (St.5-7.)

Ce poème inachevé fut publié pour la première fois en anglais en 1968 et n'a jamais été traduit en français.

Quatre ans plus tard, en décembre 1816, Byron entreprit de nouveau de composer un poème narratif situé à Venise, "Venise. Un fragment" ("Venice. A fragment"), mais là encore, bien qu'ayant son décor sous les yeux, il ne poursuivit pas. Le poème ne comptant que deux strophes, dont la seconde n'est pas même achevée, il est difficile de juger de ce qu'il aurait pu donner une fois complété ; au mieux peut-on noter le rôle très marqué du décor dans ce commencement. Ce fragment ne fut publié qu'au début du XX^e siècle et n'a lui non plus jamais été traduit en français.

Quelques jours avant de commencer "Venise. Un fragment", Byron avait composé (probablement en un soir) un petit poème sur l'Hélène de Canova, vue chez la comtesse Albrizzi, mais cette courte pièce n'était pas vraiment un poème sur Venise. En février 1817, il communiquait à Moore le célèbre "Ainsi nous n'irons plus rôder" ("So, we'll go no more a roving"), dont la date de composition est incertaine, mais qui peut être considéré comme une évocation coquine des soirées vénitienes. Début janvier 1818, pour faire plaisir à son ami Hoppner, il s'était fendu d'un quatrain en l'honneur du fils de ce dernier, John William *Rizzo*, qui fut publié sous forme de feuillet à peu d'exemplaires. Durant l'été 1818, Byron composa également le premier Chant de *Don Juan*, qui contenait la célèbre parenthèse rêveuse sur les douceurs de la vie (« Il est doux à minuit sur les flots bleus éclairés par la lune d'entendre le chant et la rame du gondolier... », st. 122), dont Théophile Gautier donna une jolie version dans ses *Poésies* de 1830 (voir le Dossier n°4).

Après ses deux longs poèmes *Beppo* et le quatrième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold*, et avant les deux tragédies *Marino Faliero* et *Les Deux Foscari*, "Venise. Une ode" ("Venice. An ode") fut le dernier poème important sur ce thème.

Venise. Un fragment

1.

Il est minuit — mais il ne fait pas sombre sur ta spacieuse place, Saint-Marc. Des lumières ici — des lampes là, éclairent l'assemblée festive. Des coursiers d'airain brillent au-dessus de la massive porte du saint bâtiment — ce sont leurs colliers d'or qui brillent, bel ouvrage des temps jadis — et le lion ailé, sévère et solennel, surveille du haut de sa blanche colonne — faisant face au palais qui abrite le redoutable Doge de la cité-océan. Le palais se dresse fièrement — mais tout près de lui se trouve, séparée par le « Pont des soupirs », la lugubre bâtisse où l'État enchaîne les captifs de sa haine — ils y périssent ou y languissent — mais ne peuvent deviner quel sera leur sort — beaucoup ont traversé cette arche de malheur, mais aucun n'est revenu sur ses pas.

2.

C'est une colonnade princière, érigée autour d'une place princière — sur laquelle trône ce vaste édifice, dominant de sa vénérable façade la lointaine et sujette mer qui rend ces îles sans peur si libres — et c'est une étrange et noble construction, soutenue en plus d'une aile — chaque colonne ravissant l'œil : marbre, jaspe, ou porphyre — que l'église Saint-Marc, qui se dresse tout près — avec au sommet son pinacle ciselé, sa coupole et son minaret — ressemblant plus à une mosquée des pays orientaux qu'aux temples dans lesquels nous prions, et où se tiennent de saintes images de Marie. —

Venise. Une ode

I.

Ô Venise ! Venise ! quand tes murs de marbre seront au niveau des eaux, on entendra résonner le cri des nations sur tes palais engloutis, une puissante lamentation le long de cette impétueuse mer ! Si moi, errant venu du nord, je pleure pour toi, que devraient faire tes fils ? — rien moins que pleurer : mais ils ne murmurent que dans leur sommeil. Quel contraste avec leurs pères — ce que le limon, la lourde vase verte que laisse l'océan quand il se retire, est à l'éclat de l'écume des grandes marées, qui ramène le marin sans navire chez lui, tel sont-ils à ceux qui furent ; ainsi se traînent-ils, tapis et semblables à des crabes, par leurs rues progressivement sapées.

Oh agonie ! — tant de siècles pour récolter une moisson aussi peu mûre ! Treize cents ans de richesse et de gloire devenus poussière et larmes ; et chaque monument que l'étranger rencontre : église, palais, colonne, l'accueille comme un homme en deuil ; et même le Lion paraît complètement soumis ; et le son rude du tambour barbare, avec sa lourde et quotidienne dissonance, prolonge en écho la voix de ton tyran le long des douces vagues, jadis toutes mélodieuses du fait des chants qui s'élevaient au clair de lune avec la foule des gondoles — et du fait du brouhaha affairé d'êtres joyeux, dont les actes les plus coupables ne consistaient qu'à battre d'un cœur trop exalté et à épancher leur trop-plein de bonheur, lequel nécessite l'aide de l'âge pour détourner son cours du luxuriant et voluptueux flot de douces sensations luttant avec le sang.

Mais ceux-là valent mieux que les sombres écarts, les chiendents des nations à leur ultime déclin, quand le Vice promène ses inflexibles terreurs, que la Joie est démence, et ne sourit que pour tuer ; et l'Espoir n'est rien d'autre qu'un délai trompeur, l'éclair du moribond une demi-heure avant la mort, quand la Défaillance, dernière source de douleur des mortels, apathie des membres, triste commencement d'une froide et chancelante course que la Mort gagnera, s'empare de nous veine par veine et pulsation par pulsation ; or c'est un tel soulagement pour sa glaise accablée de tourments qu'il croit retrouver son souffle, et prend pour une libération la simple torpeur de ses chaînes ; alors il parle de vie, et comment de nouveau il sent ses forces

qui reprennent vigueur — quoique faibles, et de l'air frais qu'il voudrait chercher ; et tandis qu'il chuchote, il ignore qu'il halète, que ses doigts maigres ne sentent pas ce qu'ils serrent ; et ainsi le voile tombe sur lui, — la chambre prise de vertige tourne et tourne encore, — et des ombres furtives, qu'il tente en vain d'attraper, voltigent et brillent, jusqu'à ce qu'un dernier râle étouffe son cri étranglé, et tout n'est que froid et noirceur, — et la Terre ce qu'elle était à l'instant précédant notre naissance.

II.

Il n'y a pas d'espoir pour les nations ! Fouillez l'histoire sur plusieurs milliers d'années — le décor quotidien, le flux et le reflux de chaque âge récurrent, l'éternel *ce qui est qui a déjà été*, ne nous ont rien appris ou si peu : nous nous appuyons toujours sur des choses qui se corrompent sous notre poids, et gaspillons notre force en luttant contre l'air ; car c'est notre nature qui nous fait chuter : nous ne sommes pas d'un ordre plus élevé que les bêtes qui pour nos fêtes sont abattues lors de perpétuelles hécatombes — elles doivent aller là où les pousse l'aiguillon de leur guide, fût-ce à l'abattoir.

Vous hommes, qui pour les rois versez votre sang comme de l'eau, qu'ont-ils offert à vos enfants en retour ? Un héritage de servitude et de malheurs, un esclavage les yeux bandés, avec pour gages des coups. Quoi ! ne brûle-t-il pas déjà assez le soc chauffé au rouge sous lequel vous tombez dans une fausse ordalie, croyant que cette preuve de loyauté est la seule *vraie*, baisant la main qui vous guide vers vos stigmates, et vous glorifiant de fouler des grilles en feu ? Tout ce que vos pères vous ont laissé, tout ce le Temps vous a légué de libre, et l'Histoire de sublime, provient d'une source différente ! — Vous voyez et lisez, admirez et soupirez, et puis vous succombez et saignez !

Mais pas les quelques esprits qui, en dépit de tout, et pire que tout, engendrèrent de nouveaux crimes en abattant soudainement le mur de la prison, et suscitèrent une soif d'avaler les douces eaux jaillissant des sources de la Liberté — alors que la foule, rendue furieuse par des siècles de sécheresse, devient bruyante, les uns piétinant les autres pour obtenir la coupe qui leur apportera l'oubli de chaînes pesantes et douloureuses, — dans lesquelles pendant longtemps ils labourèrent le sable — et s'il poussait un épi jaune, ce n'était pas pour eux, leurs nuques étaient trop courbées et leur palais inertes ne ruminaient que la douleur —

Oui ! les quelques esprits qui, en dépit des actes qu'ils abhorraient, ne confondent pas avec leur cause ces écarts momentanés hors des lois de la Nature qui tels la peste et le tremblement de terre, ne frappent que pour un temps, puis passent, et laissent à la Terre et ses saisons le soin de réparer les dégâts grâce à quelques étés, et de nouveau fait croître les cités et les générations — belles, quand elles sont libres — car, Tyrannie, aucun bourgeon ne fleurit pour toi !

III.

Gloire et Empire ! comme jadis sur ces tours avec la Liberté — divine Trinité — vous régnez ! Une ligue formée des plus puissantes nations, en ces heures où Venise suscitait l'envie, put affaiblir, mais n'éteignit pas son génie — dans sa destinée tous furent impliqués : les monarques fêtés connaissaient et aimaient leur hôtesse, et ne purent apprendre à la haïr, bien qu'ils l'humilièrent — comme ces quelques tête couronnées, la multitude pensait, car de tous temps et en tous les pays les voyageurs lui vouaient un culte ; ses crimes mêmes étaient d'une moindre gravité — née de l'Amour, elle ne buvait pas de sang, ni ne s'engraissait sur les morts, mais se réjouissait de voir ses inoffensives conquêtes s'étendre ; car celles-ci rétablis-saient la Croix qui de là-haut sanctifiait ses bannières protectrices, lesquelles sans cesse se déployaient entre le terre et le Croissant impie — et si celui-ci a reculé et décliné, la Terre peut remercier la cité qu'elle a couverte de chaînes, celles qui résonnent aujourd'hui, grinçant aux oreilles de ceux qui doivent le nom de Liberté à ses glorieuses luttes ; et pourtant elle partage avec eux une même douleur et, qualifiée de « royaume » d'un ennemi victorieux, sait ce que tous savent — et, mieux que personne, ce que *nous* savons : de quels jolis termes calculés un tyran se sert pour duper !

IV.

Le nom de Chose publique a passé et s'est perdu dans les trois parties d'un globe qui gémit ; Venise est écrasée, et la Hollande daigne reconnaître un sceptre, et supporte la robe pourpre ; si la libre Suisse est seule encore à maîtriser ses montagnes sans chaînes, ce n'est que pour un temps, car depuis peu la Tyrannie est devenue rusée, et au moment qui lui sied le mieux vient piétiner les étincelles de nos cendres.

Une grande nation, dont les vigoureux enfants, séparés de nous par l'océan, sont élevés dans la dévotion à la Liberté, pour laquelle leurs pères se sont battus, et qu'ils leur ont léguée — héritage de cœurs et de mains, et fière distinction d'avec tout autre pays, dont les fils doivent s'incliner au moindre signe d'un monarque, comme si son sceptre insensé était une baguette porteuse de la magie d'une science oubliée ; — une grande nation, dans un parfait et libre défi, dresse encore son cimier, invaincu et sublime, par-delà le lointain Atlantique ! — Elle a appris à ses frères pareils à Esau que le hautain drapeau, barrière flottante du plus faible des rochers d'Albion, pouvait s'abaisser devant ceux dont les mains droites rougies ont acheté leurs droits peu cher en les payant de leur sang.

Pourtant, pourtant, mieux vaut encore que le sang vital des hommes se fasse rivière, qu'il coule et déborde, que de ramper dans le millier de canaux indolents de nos veines, maudit comme le morne canal par des verrous et des chaînes, avançant, comme un malade dans son sommeil, de trois pas, puis chancelant ; — mieux vaut être là où les Spartiates disparus sont libres encore, dans leur fier charnier des Thermopyles, que de croupir dans notre marais, — ou bien sur les flots fuir, et à l'océan ajouter un courant, un esprit aux âmes que possédaient nos pères, un homme libre de plus, Amérique, pour toi !

Traductions inédites.

Titres originaux et sources :

1. "Venice. A fragment" ; manuscrit daté « Venise, 5 déc.1816 » ; première publication dans *The Works of Lord Byron : Poetry* ; éd. d'E. H. Coleridge ; Murray, Londres, 1898-1904.
2. "Venice. An ode" ; composition : début juil. 1818, retouché entre le 24 et le 27 ; première publication : *Mazeppa*, juin 1819.

Byron à Venise : trois témoignages

1. Richard Belgrave Hoppner

Première partie.

Presque aussitôt après le départ de M. Hobhouse, Lord Byron me proposa de l'accompagner dans ses promenades à cheval sur le Lido. On distingue surtout par ce nom une des longues îles étroites qui séparent de l'Adriatique la lagune au milieu de laquelle s'élève Venise. À l'un des bouts est une fortification qui, avec le château de Saint Andréa, situé à l'autre extrémité, défend l'entrée la plus voisine de la ville du côté de la mer. En tems de paix, cette fortification est presque démantelée, et Lord Byron y avait loué du commandant une écurie, dont on ne se servait pas, pour y loger ses chevaux. La distance jusqu'à la ville est fort peu considérable : elle est beaucoup moindre que pour gagner la *terra firma*, et jusque-là le lieu n'était pas mal choisi pour monter à cheval.

Tous les jours, quand le tems le permettait, Lord Byron venait me chercher dans sa gondole, et nous trouvions les chevaux qui nous attendaient à l'extérieur du fort. Nous allions jusqu'où nous pouvions le long du rivage, et puis sur une espèce de chaussée qui a été élevée là où l'île devient très-étroite, jusqu'à un autre petit fort à moitié chemin environ de la principale forteresse dont j'ai déjà parlé et de la ville ou village de Malamocco, qui est près de l'autre extrémité de l'île. La distance qui sépare les deux forts peut être de trois milles.

Sur la chaussée, du côté de la terre, et non loin du plus petit fort, il y avait une borne qui marquait probablement la séparation de quelque propriété, tout le côté de l'île qui avoisine la lagune y étant coupé en jardins potagers pour la culture des légumes qui approvisionnent les marchés de Venise. Lord Byron m'a souvent répété qu'il voulait que je le fisse enterrer sous cette pierre, s'il venait à mourir à Venise ou dans ses environs, pendant que j'y résidais moi-même ; et il me parut penser que, quoiqu'il ne fût pas catholique, le gouvernement ne pouvait mettre aucun obstacle à ce qu'il fût enseveli dans un coin de terre qui n'était pas consacré, près du rivage de la mer. Mais, dans tous les cas, je devais ne me laisser arrêter par aucune des difficultés qu'on pouvait élever sur ce point ; et surtout, me répéta-t-il souvent, ne pas permettre que son corps fût transporté en Angleterre, ni que personne de sa famille se mêlât de ses funérailles.

Rien n'était plus délicieux pour moi que ces promenades au Lido. Nous mettions une demi-heure, trois quarts d'heure à traverser l'eau, pendant lesquels sa conversation était toujours amusante et pleine d'intérêt. Quelquefois il emportait avec lui un nouveau livre qu'il avait reçu, et m'en lisait les passages qui l'avaient le plus frappé. Souvent il me répétait des stances entières de l'ouvrage qu'il écrivait, telles qu'il les avait composées dans la soirée de la veille, et ceci était d'autant plus intéressant pour moi, que j'y retrouvais souvent quelque pensée qu'il avait omise dans notre conversation du jour précédent, ou quelque remarque dont il était évident qu'il essayait sur moi l'effet. De tems en tems aussi il me parlait de ses affaires personnelles, et me faisait répéter tout ce que j'avais entendu dire de lui, me priant de ne pas l'épargner, et de lui apprendre sans ménagement tout ce qu'on avait pu imaginer de pis.

Deuxième partie.

J'ai souvent regretté de n'avoir pas pris note de ses observations pendant nos excursions à cheval et en gondole ; rien ne pouvait aller au-delà de la vivacité et de la variété de sa conversation, ainsi que de l'enjouement de ses manières ; ses remarques sur les objets environnans étaient toujours originales, et il profitait avec une promptitude remarquable de la moindre circonstance que le hasard lui offrait, et qui certainement aurait échappé à l'attention de tout autre, pour appuyer le raisonnement qu'il s'occupait à soutenir. Il avait le sentiment le plus vif des beautés de la nature, et prenait le plus grand intérêt aux observations, qu'en ma qualité de barbouilleur, je me permettais de faire sur les effets d'ombre et de lumière, et sur les changemens produits dans la couleur des objets par chaque variation de l'atmosphère.

L'endroit où nous montions à cheval avait été un cimetière juif ; mais les Français, pendant l'occupation de Venise, en avaient renversé les murs et nivelé les tombes avec le terrain, afin qu'il n'en résultât pas d'inconvéniens pour les fortifications du Lido, sous les canons duquel il était placé. Comme on savait que c'était là qu'il descendait de sa gondole et que l'attendaient ses chevaux, les

curieux parmi nos compatriotes ne manquaient pas de s'y rendre, et il était extrêmement amusant de voir avec quel sang-froid les dames et les messieurs s'avançaient à quelques pas de lui pour l'examiner, quelquefois même à travers une lorgnette, comme ils auraient pu faire à l'égard d'une statue dans un muséum ou des bêtes féroces d'Exeter Change ⁽¹⁾. Quelque flatteur que cela pût être pour la vanité d'un homme, Lord Byron, quoiqu'il le supportât avec patience, s'en montrait et en était réellement, je crois, excessivement ennuyé.

J'ai dit que nous galopions [*sic*] ordinairement le long du rivage, et que l'endroit où nous prenions et quittions nos chevaux était un cimetière ; on croira facilement qu'il fallait quelque précaution pour passer par-dessus ces tombes brisées, et que c'était au total un assez mauvais passage à travers à cheval ; comme l'étendue que nous avions à parcourir n'était pas fort longue, puisqu'elle n'avait guère plus de six milles, nous n'allions pas très vite, afin de faire durer notre promenade, et de jouir aussi long-tems que possible de l'air rafraîchissant de l'Adriatique. Un jour que nous nous en retournions doucement, Lord Byron, tout-à-coup, et sans me rien dire, donne de l'éperon à son cheval, et partant au grand galop, cherche à gagner sa gondole le plus rapidement possible. Ne pouvant comprendre quel caprice s'était saisi de lui, et ayant de la peine à le suivre, même de loin, je regardais de tous côtés, cherchant à découvrir la cause de cette précipitation inaccoutumée. À la fin, j'aperçus à quelque distance, deux ou trois messieurs qui couraient parallèlement avec lui vers sa gondole le long du bord opposé de l'île le plus près de la lagune, espérant y arriver à tems pour le voir descendre de cheval. Une joute s'était établie entre eux, dans laquelle il s'efforçait de les devancer ; il y réussit en effet, et se jetant promptement à bas de son cheval, il sauta dans la gondole dont il se hâta de baisser les stores en s'enfonçant dans un coin, de manière à n'être pas vu. Quant à moi, qui ne me souciais pas de risquer mon cou sur le terrain dont j'ai parlé, je pris une allure plus tranquille quand j'arrivai au milieu des tombes, et j'atteignis le lieu de l'embarcation au même moment que mes curieux compatriotes, et tout juste pour être témoin de leur mécompte quand ils reconnurent qu'ils avaient couru pour rien. Je trouvai Lord Byron triomphant de les avoir dépassés. — Il exprima en termes énergiques l'ennui que lui causait leur impertinence, tandis que je ne pouvais m'empêcher de rire et de son impatience, et de la mortification des malencontreux piétons, dont l'empressement à le voir, ajoutai-je, me semblait extrêmement flatteur pour lui. Cela, me répondit-il, dépendait du sentiment qui les amenait, et il n'avait pas la vanité de croire qu'ils y fussent excités par aucun mouvement d'admiration pour son caractère et ses talents, mais seulement par une curiosité puérile. Que cela fût ainsi ou autrement, je ne pus m'empêcher de penser qu'il ne se serait pas tant empressé de fuir leur examen s'ils eussent été de l'autre sexe, et que, dans ce dernier cas, il leur aurait rendu leurs regards.

On aurait de la peine à croire jusqu'à quel point se portait la curiosité que toutes les classes de voyageurs avaient de le voir, et avec quel empressement ils cherchaient à recueillir toute espèce d'anecdotes relatives à son genre d'être ; c'était le principal sujet de leurs questions aux gondoliers qui les transportaient de la terre ferme dans la ville flottante ; et ces gens, qui sont naturellement bavards, ne refusaient nullement de se prêter au goût et aux désirs de leurs passagers, et leur racontaient souvent les contes les plus extravagans, les plus dénués de fondement. Ils ne manquaient pas de montrer sa maison et d'indiquer ses habitudes, de manière à procurer une occasion de le voir. Plusieurs Anglais, sous prétexte de parcourir sa maison, dans laquelle il n'y avait aucune peinture remarquable ni d'autre objet d'intérêt que lui-même, parvinrent à s'y introduire par suite de la cupidité des domestiques, et, avec la plus rare impudence, pénétrèrent jusqu'à sa chambre à coucher dans l'espoir de l'y trouver ; de là vint en grande partie l'amertume avec laquelle il s'exprima sur leur compte à l'occasion de quelque remarque sans fondement qui avait été faite sur lui par un voyageur anonyme en Italie, et il n'est pas étonnant que tout ceci ait fortifié le cynisme qu'on remarque surtout dans ses derniers ouvrages, et qui ne lui était pas un sentiment plus naturel que les pensées misanthropiques répandues dans ceux qui commencèrent sa réputation. Je suis certain de n'avoir jamais trouvé nulle part plus de bienveillance que dans Lord Byron.

Tous les gens de sa maison lui étaient extrêmement attachés, et auraient souffert tout au monde pour lui. À la vérité, il était à leur égard d'une indulgence blâmable ; car lorsqu'il leur arrivait de négliger leurs devoirs et d'abuser de sa bonté, il les en raillait plutôt que de les en réprimander sérieusement, et ne pouvait jamais se décider à les renvoyer, quoiqu'il les en eût menacés. J'ai été témoin, dans une circonstance, de son éloignement à employer la rigueur contre un artisan qu'il avait puissamment aidé, non-seulement en lui prêtant de l'argent, mais en cherchant à lui être utile de toutes les manières. Malgré tant d'actes de bienfaisance de la part de Lord Byron, cet homme le vola et le trompa de la manière la plus impudente ; et quand à la fin Lord Byron fut obligé de le traduire

en justice pour le recouvrement de son argent, la seule peine qu'il lui infligea, lorsqu'il fut condamné, fut de le faire mettre en prison pour une semaine, et ensuite de l'en laisser sortir, quoique son débiteur l'eût obligé à des frais considérables, en le faisant passer par toutes les différentes cours d'appel, et qu'il n'en pût jamais obtenir un sou. Il m'écrivit à ce sujet de Ravenne : — Si **** est en prison, faites-l'en sortir ; s'il n'y est pas, faites-l'y mettre pendant une semaine, afin de lui donner une leçon, et tancez-le comme il faut.

Il était toujours prêt aussi à secourir les malheureux, et sans mettre la moindre ostentation dans ses charités ; car, outre les sommes considérables données à ceux qui s'adressaient à lui personnellement, il soutenait généreusement, par des secours envoyés tous les mois ou toutes les semaines, des personnes qui, recevant cet argent par des mains étrangères, ne connurent jamais leur bienfaiteur. On pourrait ajouter à ceci un ou deux exemples où sa libéralité dut paraître peut-être mêlée d'ostentation, comme lorsqu'il envoya cinquante louis à un pauvre imprimeur dont la maison venait d'être brûlée de fond en comble et toute la fortune détruite ; mais cette conduite ne fut pas sans avantages, car elle força en quelque sorte les autorités autrichiennes elles-mêmes à faire quelque chose pour ce malheureux, qui autrement n'en aurait reçu aucune faveur ; car je ne fais aucun doute que ce fut la publicité de ce don qui les porta à accorder à cet homme l'usage d'une maison inoccupée appartenant au gouvernement, jusqu'à ce qu'il pût reconstruire la sienne, ou rétablir ses affaires ailleurs. On pourrait citer d'autres exemples où sa générosité avait une source moins noble et plus personnelle ⁽²⁾ ; mais il serait d'une injustice extrême de les rapporter ici comme traits de caractère.

(1) Passage de Londres où l'on montre une espèce de ménagerie. (Note du trad.)

(2) Il est sans doute ici question de la libéralité blâmable qu'il exerça envers les maris de ses deux favorites, Mme S**** et la Fornarina. (Note de Thomas Moore.)

2. Thomas Moore

La veille de mon départ pour Venise, mon noble ami, en arrivant de la Mira pour dîner, me dit, avec toute la joie d'un écolier auquel on vient d'accorder un congé, que, comme c'était la dernière soirée que je devais passer à Venise, la comtesse lui avait permis de la prolonger toute la nuit, et qu'en conséquence, non-seulement il m'accompagnerait à l'opéra, mais que nous souperions ensemble (comme autrefois) dans quelque café. Ayant remarqué dans sa gondole un livre avec un grand nombre de petits papiers pour marquer les feuilles, je lui demandai ce que, c'était. « Rien qu'un livre, dit-il, où je cherche à piller, comme je le fais partout où j'en trouve l'occasion, et voilà de quelle manière je me suis fait la réputation d'un poète original. » L'ayant pris pour le regarder, je m'écriai : Ah ! c'est mon vieil ami Agathon ! « Comment ! répondit-il malicieusement, est-ce que vous m'auriez déjà devancé ? »

Mais revenons aux détails de la dernière soirée que nous passâmes ensemble à Venise. Après avoir dîné avec M. Scott chez Pellegrino, nous allâmes un peu tard à l'opéra, où le rôle principal, dans *les Bacchantes de Rome*, était rempli par une cantatrice dont le principal mérite, suivant Lord Byron, était d'avoir donné un coup de stilet à un de ses amans favoris. Dans les intervalles du chant, il me désigna plusieurs personnes, dans les spectateurs, qui s'étaient rendues célèbres de différentes manières mais la plupart d'une façon peu honorable, et il me raconta une anecdote, au sujet d'une dame assise près de nous, qui, sans être de fraîche date, mérite d'être rapportée, comme preuve de l'humeur facétieuse des Vénitiens. Il paraît que Napoléon avait déclaré que cette dame était la plus belle de Milan ; mais les Vénitiens n'étant pas tout-à-fait de l'avis du grand homme, se contentèrent de l'appeler *la bella per decreto*, ajoutant, comme les décrets commençaient toujours par le mot considérant, *ma senza il considerando*.

De l'opéra, conformément à notre projet de passer la nuit, nous nous rendîmes dans une espèce de cabaret de la place Saint-Marc ; et là, à quelques toises du Palais des Doges, nous nous mîmes à boire du punch chaud à l'eau-de-vie, en riant aux souvenirs du passé, jusqu'à ce que l'horloge de Saint-Marc eût sonné deux heures. Lord Byron me fit alors monter dans sa gondole ; et la lune brillant dans tout son éclat, il ordonna aux gondoliers de nous diriger sur les points qui présentaient la vue la

plus avantageuse de Venise à cette heure. Rien ne pouvait être d'une beauté plus solennelle que tout ce qui nous entourait ; et, pour la première fois, j'avais devant les yeux la Venise de mes rêves. Tous ces détails ignobles qui offensent l'œil au grand jour étaient adoucis par le clair de lune ou perdus dans un vague confus ; et l'effet de cette muette cité de palais qui semblait endormie sur les eaux au milieu du calme brillant de la nuit, était capable de produire l'impression la plus profonde sur l'imagination la moins exaltée. Mon compagnon s'aperçut de mon émotion, et parut se livrer un moment lui-même au même genre de sensations ; et comme nous échangeâmes quelques remarques relativement à ces ruines de la gloire humaine qui étaient devant nous, sa voix, ordinairement si enjouée, avait un doux accent de mélancolie que je ne lui avais jamais trouvé, et que j'oublierai difficilement. Cette disposition toutefois ne dura qu'un instant ; il passa rapidement de là à une raillerie qui le mit bientôt d'une humeur tout-à-fait différente, et nous nous séparâmes sur les trois heures, à la porte de son palais, en riant, comme nous nous étions abordés, après être auparavant convenus que je dînerais de bonne heure le lendemain à sa *villa*, en prenant la route de Ferrare.

J'employai la matinée du jour suivant à achever de voir tout ce qu'il y a à Venise, n'oubliant pas surtout d'examiner ce portrait peint par Giorgione, à l'entour duquel l'exclamation du poète, « mais quelle femme ! » ⁽¹⁾ attirera long-tems les admirateurs de la beauté. Je quittai Venise, et vers trois heures j'arrivai à la Mira. Je trouvai mon illustre hôte qui m'attendait. En traversant le vestibule, je vis la petite Allegra avec sa bonne, qui paraissait rentrer de la promenade. J'ai déjà dit combien son imagination bizarre se plaisait à falsifier son caractère, et à s'attribuer les défauts les plus étrangers à sa nature : j'en eus dans cette occasion une preuve frappante. Après avoir dit quelques mots en passant à la petite, je fis quelques remarques sur sa beauté ; il me dit alors : « Avez-vous quelque idée (mais je présume que oui) de ce qu'on appelle tendresse paternelle ? pour moi, je n'en ai pas la moindre. » Et lorsqu'un an ou deux après cet enfant vint à mourir, celui qui proférait alors ces paroles si dénuées de vérité, fut si accablé de cet événement que tous ceux qui l'entouraient tremblèrent à cette époque pour sa raison.

Peu de tems avant le dîner, il sortit de l'appartement, et y rentra une ou deux minutes après, portant à la main un sac de peau blanche. « Regardez, me dit-il, en me le présentant, ceci vaudrait quelque chose pour Murray, quoique vous, j'en suis sûr, n'en voulussiez pas donner six sous. — Qu'est-ce que cela ? lui demandai-je. — Ma vie et mes aventures, répondit-il. » En entendant ceci, je fis un geste d'étonnement. « Ce n'est pas une chose, continua-t-il, qui puisse se publier de mon vivant ; mais vous pouvez le prendre si vous voulez : tenez, faites-en ce qu'il vous plaira. » Je le remerciai vivement, en prenant le sac, et j'ajoutai : « Ce sera un joli legs à faire à mon petit Tom, qui étonnera, par cette publication, les dernières années du dix-neuvième siècle. » Il me dit ensuite : « Vous pouvez montrer cela à vos amis, si vous croyez que cela en vaille la peine. » Et voilà, presque mot pour mot, ce qui se passa entre nous à ce sujet.

À dîner, nous eûmes le plaisir de la société de Mme Guiccioli, qui, sur un mot de Lord Byron, eut la bonté de me donner une lettre d'introduction pour son frère le comte Gamba, qu'il était probable, d'après eux, que je trouverais à Rome. Je n'eus jamais l'occasion de présenter cette lettre, qui était ouverte pour que j'en prisse lecture, et dont la plus grande partie avait été, j'imagine, dictée par mon noble ami. — Je ne crois donc pas commettre une indiscretion en en donnant ici l'extrait, prévenant le lecteur que l'allusion faite au château, etc., etc., est relative à des contes sur la barbarie de Lord Byron envers sa femme, que le jeune comte avait entendu rapporter, et qu'il croyait aveuglément. Après quelques phrases de complimens, la lettre continue ainsi : « Il est en route pour voir les merveilles de Rome, et personne, j'en suis sûr, n'est plus capable de les apprécier. Tu m'obligeras et me feras plaisir en lui servant de guide autant qu'il te sera possible. C'est un ami de Lord Byron, et qui est beaucoup mieux instruit de son histoire qu'aucun de ceux qui l'ont racontée. En conséquence, il te décrira, pour peu que tu lui demandes, la forme, les dimensions et tout ce que tu voudras savoir de ce château, où il tient captive une femme jeune et innocente, etc., etc. — Mon cher Piétro, quand tu auras ri de tout ton cœur de tout cela, fais deux mots de réponse à ta sœur, qui t'aime et t'aimera toujours avec la plus vive tendresse. THÉRÉSA GUICCIOLI. »

Après m'avoir exprimé ses regrets de ce que je ne pouvais prolonger davantage mon séjour à Venise, mon noble ami me dit : « Il me semble, du moins, que vous auriez pu disposer d'un ou deux jours pour aller avec moi à Arqua. J'aurais aimé, continua-t-il d'un air pensif, à visiter cette tombe-là avec vous. » — Puis, reprenant sa gaîté ordinaire : « Nous ferions un joli couple de poètes pélerins, Tom, qu'en pensez-vous ? » Je ne me rappelle jamais sans étonnement et sans me le reprocher amèrement, que j'ai refusé cette offre, perdant ainsi, par ma faute, l'occasion de faire une excursion dont le souvenir eût été pendant le reste de ma vie celui d'un rêve enchanteur. Mais mon but

principal, qui était d'aller à Rome et, s'il se pouvait, jusqu'à Naples, dans l'intervalle de tems auquel les circonstances me limitaient, m'empêcha de sentir tout le prix de la partie qui m'était offerte.

Quand le moment du départ arriva, il m'exprima son intention de m'accompagner pendant quelques milles, et ordonnant qu'on fit suivre ses chevaux, il monta dans ma voiture, et revint avec moi jusqu'à Stia. Ce fut là que, pour la dernière fois, combien, hélas ! j'étais loin de croire que c'était la dernière, je dis adieu à mon bon, à mon admirable ami.

(1) Ce n'est que son portrait et celui de son fils et de sa femme, mais quelle femme ! c'est l'amour en vie ! (*Beppo*, Stance 12.) Il paraît pourtant que cette description du tableau n'est pas exacte ; car, suivant Vassari et d'autres, Giorgone ne fut jamais marié, et mourut jeune. (Note de Thomas Moore.)

3. Margherita Cogni

Il y avait ce soir-là, au Lido, dans un cercle de cabarets improvisés, deux à trois mille Vénitiens qui étaient venus pour être acteurs ou spectateurs aux Bacchanales. C'était une peuplade très-animée et très-pittoresque. L'île était assiégée de barcarols du côté de Venise ; du côté de la pleine mer, le rivage était couvert de baigneurs. Je m'étais arrêté non loin de San Micheli, cette forteresse qui semble taillée en plein roc, devant une marchande d'huîtres. Je voulais savoir pour la première fois si les huîtres de l'Adriatique ont la saveur des huîtres d'Ostende. Les huîtres étaient excellentes ; la marchande exposait les débris d'une beauté grave, altière, expressive ; elle avait conservé tout l'éclat de ses beaux yeux.



Comme je mangeais mes huîtres, le comte de F***, que j'avais rencontré au palais Barbarigo, vint s'arrêter devant moi.

— Est-ce qu'elle vous a dit son histoire ? me demanda-t-il.

— Son histoire ? La destinée s'est donc amusée avec une marchande d'huîtres ?

— Elle a été pendant six semaines la maîtresse du plus grand poète du monde.

— La maîtresse de Byron ?

Elle avait entendu ce nom magique.

— Lord Byron ! dit-elle avec un sourire mélancolique et d'une voix dolente.

— Voyons, lui dit le comte de F****, racontez-nous cela en deux mots. Nous mangerons des huîtres tant que durera votre récit.

— C'est de la folie, murmura-t-elle en levant les yeux au ciel, comme pour y lire ce beau roman de sa vie depuis longtemps oublié.

« C'était ici, il y a longtemps ; j'étais à danser comme celles qui dansent là-bas ; il se promenait sur le rivage ; il vint, avec cette belle et noble bête dont j'ai tant baisé le cou, jusqu'au milieu des Bacchanales. J'étais la plus folle, il me trouva la plus jolie.

— Donnez-moi cette belle fille, dit-il à celui qui dansait avec moi, donnez-la-moi, vous verrez comme je vais la faire valser à cheval.

Mon danseur me saisit et me jeta dans les bras du cavalier, qui me pressa sur son cœur et éperonna son cheval. Ah ! quelle danse désordonnée ! J'avais si peur de tomber, que je n'avais pas peur pour ma vertu. Je me blottissais sur mon cavalier comme la biche sous la ramée pendant l'orage.

C'était la première fois que je me sentais à cheval ; je me croyais sur une vague à l'heure du flux. À chaque seconde, je tremblais de m'abîmer dans la mer. Je vous le dis : un vrai conte de fées.

Le soir était venu, la nuit tombait sur nous, j'entendais les chants joyeux des Bacchanales à travers le galop du cheval et le mugissement des vagues. Je descendis de cheval pour entrer dans une gondole toute de velours et de soie. Ah ! quel voyage ! — Vous ne mangez plus, messieurs ? »

En effet, nous dévorions ce roman qu'elle nous racontait en dialecte vénitien, avec des images pompeuses, comme si Byron eût parlé par sa bouche.

Elle continua ainsi :

« Nous abordâmes au palais Mocenigo. Je tremblais comme les feuilles ; j'étais heureuse, effrayée, éperdue. Un palais, un grand seigneur, des laquais, quand ma mère m'attendait près du Rialto, pour souper dans notre chenil, ma mère, une marchande de poissons. Ces laquais ouvraient des yeux grands comme les arcades du palais ducal ; je n'osais passer devant eux ; mais lui, qui m'aimait encore, me soutint à son bras, et me conduisit dans sa chambre.

Dès qu'il eut fermé la porte, il me donna un cachemire turc, et m'ordonna de jeter ma robe par la fenêtre ; il m'attendait pour souper, il ne voulait pas que ma pauvre robe fût du festin.

J'étais fort en peine. J'avais un lambeau de mantille que je laissai tomber à mes pieds. Je dégrafai ma ceinture tout en m'éloignant dans l'ombre des rideaux. J'étais décidée à ne pas aller plus loin ; mais il parut s'impatienter et je laissai tomber ma ceinture sur le tapis. « Hâtez-vous, me dit-il, car je vous attends pour souper. » Jamais je n'en aurais fini s'il ne m'eût aidée un peu. — Allons, messieurs, encore quelques huîtres.

Le lendemain, poursuivit la marchande, il m'avertit qu'une gondole m'attendait à la porte du palais pour me conduire chez ma mère. — Je ne veux pas m'en aller, lui dis-je. Il pria, il ordonna ; je fus inébranlable. — Est-ce que j'oserais jamais, lui disais-je, me montrer au soleil du Rialto ? Ma mère me battrait ; mais ce n'est pas ma mère que je crains, c'est le soleil. — Eh bien ! me dit-il en m'embrassant, vous partirez ce soir quand le soleil sera couché. — Jamais ! m'écriai-je avec exaltation.

Nous passâmes la journée gaiement et tristement. Que voulez-vous ! il s'amusait et s'ennuyait avec moi. Je ne savais que lui dire, sinon que je l'aimais et voudrais mourir pour lui.

Le soir venu, il me prit doucement la main : Adieu, me dit-il en m'entraînant, le soleil est couché ! adieu ! nous nous reverrons bientôt.

Je ne savais plus résister ; je me laissai conduire comme un enfant. Quand nous fûmes sur le péristyle, il me fit signe de descendre dans sa gondole ; le gondolier m'attendait, rame en main. — Adieu ! dis-je d'un air décidé. Il voulait m'offrir la main ; mais déjà je m'étais élancée dans le canal...

— En vérité, messieurs, vous n'aimez pas les huîtres ! —

Vous comprenez bien, reprit la marchande, que je ne restai pas longtemps dans l'eau. Ce fut lui qui me sauva. Quand je revins à moi, j'étais encore dans sa chambre ; un médecin venait d'entrer ; pour lui, il me soulevait la tête avec la tendresse d'un frère. Il était touché jusqu'aux larmes de mon adieu dans l'eau. — Margarita, me dit-il avec passion, vous resterez avec moi toujours. — Toujours, murmurai-je tristement. Le *toujours* de lord Byron dura six semaines, six siècles, il est vrai, si les siècles se comptent par les heures de joie. Quels beaux jours ! quelle fête pour le cœur ! quelle adorable folie !

Nous allions tous les jours dans cette chère gondole, où je cachais mon bonheur, du palais Mocenigo à quelque île lointaine, souvent au Lido, où nous retrouvions le beau cheval qui hennissait en nous voyant. Ah ! comme j'aimais la mer ! la mer qui me parlait d'amour et de mort !

Lui, quand il me parlait, je ne comprenais jamais, et pourtant j'écoutais avec délices. J'entends encore sa voix. Il paraît que j'avais fait une belle action en me jetant à l'eau, car il me disait souvent que, dans toute l'Angleterre, il ne trouverait pas une femme capable de faire si bien cela.

Je n'ai pas recommencé du reste, et j'aimerais mieux être condamnée à vendre des huîtres et des poissons pendant trois ou quatre siècles que de boire un second coup en pleine eau.

Ai-je besoin de vous dire la fin ? C'est toujours la même histoire, la fin ne vaut pas le commencement. Au bout de six semaines il me pria d'aller vivre avec ma mère, me jurant que son palais me serait toujours ouvert. Il attendait un ambassadeur ; il ne pouvait le recevoir en ma compagnie. Cette fois, j'allai toute seule à la gondole... et je ne me jetai pas dans le canal...

Je ne le revis plus que de loin en loin ; il m'avait bien aimée, il m'oublia bientôt. Un jour on me refusa la porte du palais Mocenigo ; le lendemain il m'envoya une bourse pleine d'or. J'étais près de ma mère, devant le palais Grimani. Je jetai la bourse dans le canal, je courus à la maison, je me délivrai de ma robe de soie, je déchirai mes dentelles, je m'habillai avec une vieille robe de ma mère, et me voilà... J'ai vendu des poissons et des huîtres... J'ai pris mon parti, j'ai fermé le livre d'or à la plus belle page. Que voulez-vous ! je ne savais pas lire. »

Nous écoutions encore. — « Messieurs, vous n'en avez mangé que cinquante-trois. À un demizwanziger par huître : total vingt-sept zwanzigers. »

Ce furent ses dernières paroles. Nous trouvâmes les huîtres un peu chères. Le total était arbitrairement résolu, mais nous payâmes sans nous plaindre.

Cette marchande d'huîtres avait eu son heure de poésie. Byron lui-même, le suprême génie, n'avait jamais eu une si belle inspiration, que Margarita lui disant adieu et s'élançant dans la mer. C'est la passion qui fait le poète.

Je regardai cette femme avec une curiosité de plus en plus ardente, cette femme qui s'était montrée une amante sublime, et qui n'avait plus rien de la femme, depuis qu'elle avait fui le rivage odorant de la jeunesse, et que la soif du gain avait flétri ses lèvres.

Notice : Les trois témoignages rassemblés ici, s'ils sont loin d'être inédits, sont néanmoins les plus pertinents et, pour les deux premiers du moins, les plus fiables qui existent sur le sujet. En effet, pour sa biographie-correspondance, Thomas Moore sollicita les témoignages de nombreuses personnes ayant connu Byron. Richard Belgrave Hoppner lui fournit le récit proposé ici, qu'il reproduisit en le scindant. Il ajouta tout naturellement son propre témoignage, récit d'une ultime entrevue avec son ami. Ce fut bien sûr dans un tout autre état d'esprit qu'Arsène Houssaye (écrivain aujourd'hui oublié, qui figura pourtant en 1866 au sommaire du premier *Parnasse contemporain*) retraça sa prétendue rencontre avec Margherita Cogni, dite « La Fornarina ». Nous la reproduisons à titre indicatif, et pour sa cocasserie.

Sources :

1. *Œuvres complètes de lord Byron* ; trad. Paulin Paris ; Dondey-Dupré, Paris, 1830-1831 ; t. 11, p. 338-341 et 473-480.
2. Même source, p. 484-490.
3. Arsène Houssaye : *Voyage à Venise* ; Sartorius, Paris, 1850 ; p. 87-93.